



OBSERVATOIRE  
FRANÇAIS DES  
DROGUES ET DES  
TOXICOMANIES

**TREN D**

*Tendances récentes et nouvelles drogues*

# **HOMOSEXUALITÉ MASCULINE ET USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES EN CONTEXTES FESTIFS GAIS**

ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUE  
À PARIS ET TOULOUSE EN 2007-2008

---

**Sandrine Fournier**  
**Serge Escots**

Centre d'Anthropologie Sociale du LISST  
Université de Toulouse – CNRS - EHESS

Septembre 2010

## AVERTISSEMENT

La finalité de ce travail centré sur les consommations de drogues en contextes festifs homosexuels masculins pour l'OFDT était double. Un premier objectif consistait à préparer une possible extension de l'observation ethnographique du dispositif TREND, dispositif de veille dans le champ des drogues, vers ce milieu festif homosexuel, « initiateur potentiel de tendances ».

La deuxième visait le groupe festif pour lui-même. Il s'agissait de décrire les usages et comprendre certaines logiques de consommation qui lui apparaissent relativement spécifiques. L'étude visait en particulier à comprendre le lien, constaté sur un plan statistique, entre usages de substances psychoactives et comportements sexuels à risque, parmi les personnes qui fréquentent ce milieu festif homosexuel masculin.

L'exploration de ce lien a nécessité de la part des auteurs de cette étude une compréhension préalable du sens des pratiques en particulier sexuelles et du système de motivations dans lesquelles elles s'insèrent. Ainsi la portée de ce travail concerne tout autant l'usage de produits psychotropes que la connaissance des comportements sexuels.

Le propos est par ailleurs illustré par de nombreuses citations anonymes issues des entretiens ethnographiques au cours desquels les personnes ayant accepté de témoigner ont pu s'exprimer de manière très libre.

Les termes et les images employés peuvent apparaître très crus à un lecteur non familier de ces thèmes et tout particulièrement à un jeune public, à qui nous en déconseillons la lecture.

Il convient également de rappeler que l'étude n'a concerné qu'une frange des hommes homosexuels dans laquelle la probabilité de rencontrer et de pouvoir interroger des consommateurs de produits psychoactifs était grande. Elle ne prétend en aucun cas rendre compte du comportement sexuel de l'ensemble des hommes homosexuels.

## CONTRIBUTIONS

L'OFDT représenté par son directeur Jean-Michel Costes a entièrement financé la réalisation de cette étude.

Responsables du projet pour l'OFDT - Agnès Cadet-Taïrou et Abdalla Toufik

Responsable de l'étude - Serge Escots

Réalisation de l'étude - Sandrine Fournier

Conseil Scientifique - Jean-Pierre Albert

Participation à l'enquête - Guillaume Sudérie

Secrétariat - Gestion - Marcel Barreau (Aderges), Élisabeth Suteau

Relecture OFDT - Julie-Émilie Adès

Conception graphique - Frédérique Million

## REMERCIEMENTS

À tous les informateurs, pour leur disponibilité et leur engagement

Pour leur aide précieuse : Dominique Blanc, Emmanuel Cook, Jean-Pierre Dufranc, Agnès Fine, Serge Gautier, Sylvain Guillet, Jimmy Kempfer, Éric Labbé, Roberto Labuthie, Lucie Landure-Zouane, Jean-Yves Le Tallec, Sylvia Macbeth, Tim Madesclaire, Jérôme Monté, Jérôme Murat, Gino Paveglio, Sarah Rodriguez, Élodie Valette, Sylvie Vidal.

Pour leur accueil à Paris : Laure, Jean-Pierre, Ghislaine et Stéphanie, Philippe et Koomi.

Pour leur relecture attentive et leur suggestions : Alain Epelboin et Annie Velter

## PRÉFACE

### Le fantasme de la performance par Serge Hefez

Je me permets en exergue d'ajouter aux nombreux témoignages d'usagers recueillis dans cette étude la reconstitution d'une soirée ordinaire de Pierre, patient suivi depuis plusieurs mois à ESPAS<sup>1</sup>.

*« Être en forme. Sexy. Musclé. Bronzé. Sourire, mais pas trop. Provoquer les regards, susciter l'envie, sentir le désir. Danser, caresser, bander... Pierre se repasse le film dont il est le héros. C'est lundi, la gueule de bois du week-end commence à s'estomper. Chaque jour l'excitation augmente. Chaque soir il songe à sa future nuit de fête.*

*Club de gym, deux heures sur les pectoraux et les abdos. Penser à prendre les anabolisants qu'il a oubliés ce matin. Tailler la barbe, doute sur la bonne longueur du poil et sur la forme adéquate des pattes. Raser les testicules. Bronzer au Point Soleil. Penser à faire modifier le tatouage sur l'épaule, pas assez original. Le jean ad hoc est oublié au pressing, tant pis, celui-là fera quand même l'affaire. Débardeur blanc ou tee-shirt noir ? Essais et poses devant le miroir. Dîner chez David. Ne pas trop tirer sur les joints sinon il va être écroulé. Premiers verres à l'Open bar, trop de pétasses mais regards de convoitise plutôt rassurants. Un type dans les toilettes lui colle un flacon de poppers sous le nez et lui taille une pipe, Pierre fait la grimace, encore un coup à avoir mal au crâne dans une*

---

1. Le réseau Espas est une unité de psychiatrie publique, créée fin 1992 à Paris pour répondre à la demande de soutien psychologique et psychiatrique des personnes séropositives au VIH et de leurs proches. L'équipe d'Espas accueille aujourd'hui toute personne concernée par le virus du sida et/ou des hépatites et répond à des questions plus générales portant sur la sexualité.

heure, et puis le mec est bizarre, si encore on était foutu de savoir exactement si les pipes c'est safe ou pas... on n'y comprend rien à ces dépliants de prévention. Danser au Queen comme un malade, heureusement Steeve a de la très bonne coke ; Pierre hésite à avaler le GHB qu'il lui propose, trop mauvais souvenir du mois dernier avec ce type qui l'a dépouillé sans même qu'il s'en aperçoive. Un ecsta lui conviendrait mieux. Il finit par trouver un revendeur qui a tout ce qu'il faut. Virée au Dépôt avec Alex. Énorme envie de baiser. Un regard dans le miroir du vestiaire, il commence à se trouver une sale gueule. D'ailleurs les trois premiers mecs qu'il drague ont l'air de regarder à travers lui comme s'il était transparent. C'est pas parce qu'il vient d'avoir quarante balais qu'il est bon à mettre à la poubelle ! Et en plus il se fait virer d'une cabine où un type torse nu somptueux faisait mine de vouloir l'accueillir. Ca y'est, soulagement, le suivant accepte. Son jean aux chevilles Pierre s'énerve : impossible de bander correctement, impossible d'enfiler cette putain de capote. Il sort écoeuré de lui-même, rentre dans la dark room, s'engouffre dans une mêlée de corps indistincts, sniffe du poppers à tout va, jouit deux fois quasi coup sur coup. Le jour se lève, il se sent complètement glauque, trop défoncé, il ne veut pas rentrer seul chez lui. Direction sauna. Il gobe un Viagra®, c'est plus sûr, et tant pis si c'est dangereux avec les poppers. La vapeur le détend un peu. Il est sur un nuage. Ce type qui le drague a l'air danois ou hollandais, en tout cas vachement gentil. Quand Pierre rentre chez lui et avale deux Viagra® pour pouvoir enfin trouver du repos, il ne sait plus très bien ce qu'ils ont fait pendant une heure dans cette cabine, si Yorg a mis ou non une capote... Mais ce qu'il veut maintenant c'est dormir... dormir et oublier. »

Existe-t-il un rapport entre l'usage de substances psychoactives et les prises de risques sexuels en contextes festifs gais ? L'intérêt de ce questionnement réside bien sûr dans l'évidence que le groupe des hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes est le plus exposé au risque du VIH.

Mais cette question, on le devine bien, comme toutes celles portant sur les comportements homosexuels depuis le début de la pandémie, se heurte à une difficulté : comment procéder à analyse qui ne renouerait pas avec des termes de déviance ou de stigmatisme, ce que les gays subissent depuis la nuit des temps, alors qu'il s'agit justement de décrire des comportements transgressifs et potentiellement dangereux ? Cette précaution une fois prise, comment ne pas confondre ce qui est de l'ordre du plaisir avec ce qui se référerait à un symptôme morbide. À cet égard, l'analyse d'un relâchement lors d'un rapport sexuel pourra s'orienter vers une résurgence autodestructrice révélatrice d'un équivalent suicidaire lié à une homophobie intériorisée, ou vers un « plus de jouissance » témoignant d'une féroce pulsion de vie.

Les premières observations épidémiologiques portant sur le sida, on s'en souvient, avaient isolé des « groupes à risque » qui avaient tous en commun de se situer en marge du groupe social. Par un glissement sémantique, les individus appartenant à un groupe, et les gays en particulier, se sont trouvés iden-

tifiés aux dangers que représente la pathologie VIH et classifiés par leurs comportements et leurs modes de vie. Or, aucun homosexuel ne peut se reconnaître dans une classification scientifique rigide et froidement stratifiée. Le regretté Michaël Pollack, à la suite de Michel Foucault, avait souligné à quel point il est nécessaire d'opposer le point de vue des personnes à celui des institutions productrices de catégories.

L'enquête ethnographique réalisée par Sandrine Fournier et Serge Escots suit fort heureusement ce chemin en se centrant bien davantage sur l'identité narrative des « informateurs » que sur une identité communautaire qui ne ferait que fabriquer un nouveau groupe à risque, celui des « *gais consommant des substances psychoactives en milieu festif* ». À la représentation d'un collectif homosexuel se substitue l'analyse de la diversité des pratiques, des identités et des modes de vie, qui amène tout un chacun à développer sa propre rationalité face à la crise que représente le sida vis-à-vis de la trajectoire identitaire des homosexuels et bisexuels masculins

À partir de chaque existence, deux histoires se développent conjointement, une histoire psychique et une histoire sociale. Dans la première, l'accent est mis sur la part de responsabilité individuelle pour tout événement survenu dans l'existence, dans la deuxième, l'individu se représente comme l'objet des influences collectives exercées sur lui. Nous apprenons à passer souplement dans nos ruminations intérieures d'une causalité à l'autre.

La réponse communautaire incite les individus à rechercher leur identité dans l'appartenance à un groupe particulier, mais c'est de la confrontation dialectique entre ces deux logiques que se construisent l'identité et le lien social.

Comme les auteurs le soulignent dans leur conclusion, leur étude fait bien plus que décrire des usages et des risques. Elle livre un éclairage indispensable sur les articulations entre une construction identitaire, une carrière de consommateur de substances psychoactives et des stratégies de vie et de protection de soi.

Jusqu'à quel point la prise de produits participe-t-elle de l'aspect performatif de cette construction identitaire en permettant notamment de s'affranchir d'un certain nombre de stigmatisations sociales ?

Les gays ont été confrontés à la nécessité d'intégrer le risque non comme une composante exceptionnelle mais comme un élément ordinaire de leur existence et de leur vie sexuelle. Or, depuis toujours, le risque est un enjeu central de leur trajectoire : risque d'être reconnu, repéré, rejeté, stigmatisé, ostracisé...

Si dépression, prises de risques et passages à l'acte suicidaires se conjuguent avec une telle évidence dans bien des trajectoires homosexuelles, c'est au nom d'une logique qui s'enracine dans les limbes de la vie psychique : comment ce désir a-t-il été perçu, accepté, partagé depuis la plus tendre enfance ?

La honte sociale adolescente liée à l'homophobie et au secret resurgit ainsi très rapidement au cours des psychothérapies, même chez ceux qui pensent que c'est une affaire réglée depuis longtemps. C'est peut-être vrai socialement, mais

pas psychiquement. Le fait de l'énoncer permet de montrer comment ces mécanismes sournois de rejet, d'attaque des liens et de dissimulation peuvent encore être actifs et peser à l'insu dans la vie présente, même si l'impression demeure qu'ils ont été dépassés, qu'ils n'existent plus.

L'homophobie intériorisée, source de dégradation de l'estime de soi, est à l'origine de symptomatologies surreprésentées chez les gays comme l'anxiété, la dépression, le suicide, symptômes qui ne peuvent en aucun cas être rapportés à des facteurs psychopathologiques spécifiques. Leur corrélation avec l'exposition aux risques de contamination, si elle peut difficilement être prouvée, mérite dans ce contexte d'être soulignée.

Mais existe-t-il pour autant une corrélation entre usages de produits psychoactifs et prise de risques ? Les auteurs soulignent en conclusion que cette consommation « participe » à la prise de risque dans une « proportion difficile à évaluer » et cette prudence les honore.

Nous savons à quel point l'usage de produits psychotropes renverse les cercles de causalité : « *Du fait de ma dépendance à l'héroïne* », me confie un patient, « *je ne peux avoir aucune activité sexuelle* »... « *La consommation d'alcool de mon mari détruit notre couple* » sanglote cette femme... Et Pierre, cité en exergue, ne manquera pas au sortir de sa nuit d'ivresse de me déclarer pour la nième fois : « *tous ces produits me font perdre la tête, et je fais n'importe quoi alors que je n'ai qu'une trouille, me faire plomber...* »

Ces assertions ne rendent compte que de fragments d'une même spirale d'interactions. La complexité des usages de produits ne peut se résoudre dans de simplistes relations de cause à effet qui feraient porter aux effets de la drogue, aux mauvaises fréquentations, ou aux faiblesses de la personnalité le chapeau des difficultés présentes. Il en est des facteurs de risque comme des facteurs de vulnérabilité : ils s'interpellent, s'inhibent ou se potentialisent selon des cheminement complexes.

N'est-ce pas une inhibition dans sa vie sexuelle qui a conduit cet héroïnomane à avoir recours aux opiacés ? Et jusqu'à quel point les difficultés conjugales du mari de cette patiente ne favorisent-elles pas son alcoolisme ? Quant à Pierre, n'est-il pas à un moment de sa vie où sa séduction s'estompe, sa solitude devient pesante, ses performances sexuelles vacillent et, l'estime de lui-même en berne, ne revit-il pas à chaque refus des expériences antérieures de rejet ou d'abandon qui rouvrent des blessures insupportables ? Les drogues qui lui permettent alors tout à la fois de « tenir » et de « se lâcher » remplissent un rôle bien plus consistant que de favoriser une performance sexuelle, et la survenue inattendue d'un bel ange salvateur qui le reconnaît et qui l'accepte lui fait certainement perdre davantage la tête que tout produit psychoactif...

« Se libérer », « se lâcher » « tenir » tout en gardant le « contrôle de soi » sont ainsi les leitmotifs qui reviennent avec insistance dans les témoignages des informateurs. Il est difficile de ne pas entendre ici la double logique qui

préside à toute consommation de produits psychoactifs : protection identitaire et exploration des limites de son corps. Car il s'agit bien de se libérer d'une histoire personnelle souvent difficile, de relâcher les tensions intérieures liées à cette trajectoire, de diminuer la peur du rejet ou du dégoût de l'autre, de tenir et de se contrôler dans un jeu de rôle où le masculin se met en scène, où la norme du milieu apparaît encore plus contraignante que les normes extérieures et où le regard d'autrui est ressenti comme impitoyable. Mais il s'agit aussi de jouir sans limite, d'exprimer librement son désir, de renforcer son assurance, d'obtenir une imputrescible confiance en soi...

Ce questionnement sur l'usage des produits psychoactifs n'est-il pas au fond devenu universel ?

Soin ou adaptation : souvenons-nous que c'est dès le début des années 1980 que les limites entre fonctions thérapeutiques et fonctions de confort ou de performance des médicaments anxiolytiques et antidépresseurs ont fait l'objet de nombreuses polémiques. Puis, les détournements d'usage, les prescriptions en dehors des strictes indications médicales, les demandes croissantes de mieux-être psychologique ont fait basculer la représentation de ces médicaments et ont multiplié les confusions entre soin, confort, amélioration des performances, recherche de plaisir et d'épanouissement, quête de sensations fortes d'autant que le spectre de la dépendance est devenu omniprésent.

Les frontières entre le fait de se soigner et celui de se droguer sont apparues par la suite de plus en plus floues. Cette confusion s'accroît avec la notion de dopage dans laquelle nous ne sommes ni tout à fait dans la drogue, ni tout à fait dans le médicament.

Ceci a fait apparaître que si la consommation de psychotropes relève de plusieurs registres, il est dans certains cas, des usages qui vont aller jusqu'à constituer des systèmes de survie, voire une protection de l'identité. Ce sont les concepts de dépendance ou d'addiction qui viennent dès lors marquer les frontières entre usage normalisé et usage pathologique. L'enfer ce n'est plus la drogue, l'enfer c'est la dépendance et chacun réalise que s'il existe des toxicomanies sans drogue, il est des usages de drogues sans toxicomanie.

Et pourtant cette notion de dépendance (très calquée sur le modèle des opiacés) est bien complexe, de plus en plus complexe compte tenu des nouveaux modes d'usage pour lesquels se joue un réglage chimique ultra perfectionné du quotidien sans que la dépendance apparaisse de façon manifeste.

Les modes d'usages évoqués dans cette étude vont par leur précision, largement dans ce sens et peuvent pour le moins être qualifiés d'utilitaristes : performance avec la cocaïne, désinhibition avec l'alcool, sensualité avec l'ecstasy, orgasme avec les poppers ou le GHB, érection, dilatation anale mais aussi intégration sociale, valeurs communes transposées dans l'univers festif, le tout dans une logique de consommation sexuelle pour le moins concurrentielle.

Mais on devinera aussi, en découvrant ces témoignages, une aspiration bien contemporaine à aller jusqu'au bout du fantasme, et à l'insu même des usagers, une tentative désespérée de se libérer de sa contrainte... À une époque où l'on code volontiers les aléas de la performance sexuelle en termes de « dysfonction érectile », les témoignages recueillis nous rappellent à quel point Éros et Thanatos se côtoient dans cette « petite mort » qu'est la jouissance et combien la sexualité révèle toujours ce qu'il est de plus irrationnel en nous, cet univers de fantasmes où la volupté flirte avec la dévoration.

# SOMMAIRE

<b>PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE</b>	<b>13</b>
LE CONTEXTE	13
OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE	14
LA MÉTHODE D'ENQUÊTE	14
BRÈVE PRÉSENTATION DES USAGERS	21
<b>USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES EN CONTEXTES FESTIFS GAYS ET ÉLECTRO</b>	<b>24</b>
LES CONTEXTES FESTIFS	24
Une définition du festif gay électro par ses acteurs	24
Festif homo versus festif hétéro	24
La mise en scène de la masculinité	24
Un autre rapport à la sexualité	26
Spécificités des espaces festifs publics électro gays parisiens et toulousains	27
LES PRODUITS DE LA FÊTE, ACCÈS, REPRÉSENTATIONS, SAVOIRS ET MODALITÉS D'USAGE	36
Alcool	36
Poppers	39
Cannabis	42
Cocaïne	42
Ecstasy/MDMA	49
GHB/GBL	55
Kétamine	61
Crystal, Ice	63

Héroïne	65
LSD	65
Stéroïdes anabolisants et médicaments psychotropes	66
Viagra®/Cialis®	66
<b>LES USAGES : UNE POLYCONSUMMATION GÉNÉRALISÉE DANS LES DEUX VILLES</b>	<b>68</b>
Comparaison des usages récréatifs à Paris et à Toulouse	68
Une soirée à Paris	68
Toulouse	70
La migration festive associée à l'usage	72
Caractérisation des usages en contextes festifs gais	72
<b>LES USAGES AU COURS DU TEMPS</b>	<b>74</b>
La rencontre des produits	74
L'accès aux produits	78
L'expérience subjective des effets du produit	79
L'influence des pairs sur la consommation	80
L'étendue et la diversité du réseau relationnel de l'usager	81
La fréquence des sorties en contexte festif gai	82
La situation sociale et professionnelle	84
La vie affective de l'usager	85
L'usage des produits sans le cadre de l'activité sexuelle	86
<b>USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUES SEXUELS</b>	<b>88</b>
<b>USAGES DE PRODUITS PSYCHOACTIFS ET SEXUALITÉS</b>	<b>88</b>
Rappel du cadre idéologique normatif	89
Usage et inhibitions sexuelles : « je est un autre »	92
L'usage pour faciliter la rencontre de partenaires occasionnels	92
L'usage pour aider à la pénétration anale réceptive	94
L'usage de produits dans l'évolution de la carrière sexuelle	100
L'usage et la relation de couple	102
L'effet perçu des produits sur la capacité érectile	102
Sexualités sous influence : un autre rapport à la sexualité	104
<b>REPRÉSENTATIONS, ÉLÉMENTS CONTEXTUELS ASSOCIÉS, PRATIQUES ET STRATÉGIES VIS-À-VIS DES RISQUES SEXUELS</b>	<b>111</b>
Définition des prises de risques du point de vue des informateurs	112
L'état psychique	113
Les représentations	114
Le facteur relationnel	116

Le hasard et l'irrationnel	120
Le choix assumé ou pas, conscient ou pas, de la prise de risque	120
Le facteur de l'âge dans les représentations et les prises de risques	121
Séropositivité et prises de risques	123
<i>CONSOMMATION DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUES SEXUELS</i>	126
Les produits	126
Prises de risques sous influence	129
<b>DISCUSSION</b>	<b>142</b>
<i>LES USAGERS DE PRODUITS PSYCHOACTIFS</i>	142
<i>L'ESPACE FESTIF ÉLECTRO</i>	143
<i>LES CONSOMMATIONS</i>	144
Les produits	144
Les logiques de consommation	146
L'usage à visée sexuelle des produits	147
<i>LES JEUNES ET LA PRÉVENTION</i>	148
<i>SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUE</i>	149
<i>QUESTION DE MÉTHODE</i>	150
<b>CONCLUSION</b>	<b>151</b>
<b>REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES</b>	<b>154</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>161</b>
<i>NOTICE DE QUELQUES PRODUITS CITÉS</i>	161
<i>LA GRILLE D'ENTRETIEN</i>	164
<i>LES USAGERS</i>	168

# PRÉSENTATION DE L'ÉTUDE

## LE CONTEXTE

Le contexte européen est depuis une vingtaine d'années caractérisé par « une uniformisation et une généralisation de la consommation de drogues de synthèse dans la société européenne », comme le rappelle Astrid Fontaine dans un article consacré aux produits émergents et aux nouveaux usages [6]. La consommation de substances<sup>2</sup> en milieu festif change considérablement à partir du milieu des années 1990. L'offre de produits se diversifie, devient de plus en plus accessible sur les scènes festives et à un moindre coût. Fontaine note en 2001 une évolution significative des modes d'usages et des représentations associés aux psychotropes. La polyconsommation s'est généralisée, répondant à une logique utilitariste visant à obtenir différents effets suivant les moments et les contextes de prise, en fonction des substances disponibles.

Le dispositif TREND de l'OFDT observe, entre autres, depuis 1999<sup>3</sup>, les consommations de substances psychoactives en contextes festifs et a conçu différentes études spécifiques ayant trait à ce type d'usage dans différents contextes [1, 7, 15]. On sait d'après les observations régionales que l'usage de psychoactifs est très répandu dans certaines soirées gays, notamment des substances peu ou pas consommées dans d'autres espaces (le GHB/GBL). Dans ces contextes, la consommation de produits fait partie intégrante de la fête ; elle est exprimée et assumée. À l'instar d'autres groupes spécifiques [2], les gays<sup>4</sup> consommateurs de drogues en contextes festifs produisent de ce fait un corpus très riche d'énoncés relatifs aux produits, aux usages et à leurs effets.

2. Les termes : substances, psychotropes, drogues, produits, psychoactifs seront indifféremment employés.

3. Les rapports annuels locaux et nationaux sont consultables sur le site Internet de l'OFDT : <http://www.ofdt.fr/>

4. L'orthographe pour les termes gay et gai utilisée dans ce rapport est celle retenue par différents chercheurs en sciences sociales ayant travaillé dans le champ des études sur le genre. La règle est la suivante : gay ou gays lorsqu'il s'agit d'un substantif et gai/gaie/gais/gaies quand il s'agit d'adjectifs.

Trois raisons distinctes ont conduit le réseau TREND à commander une étude qualitative spécifique en contextes festifs gays : d'une part la quasi-absence de données concernant l'usage de drogues parmi la population gaie en France, d'autre part la diffusion de rumeurs faisant état de « l'arrivée du crystal » (méthamphétamine), relayées par la presse gaie, enfin l'intérêt pour une question complexe, celle de l'influence de l'usage de substances psychoactives sur les prises de risques sexuels.

Une seule enquête quantitative portant sur la consommation de substances en contextes festifs gais et lesbiens en Ile-de-France a été réalisée en 2004 (pilotée par l'ANPAA 75, le Kiosque Infos Sida Toxicomanie et le Groupe AAH5 [24]). Deux autres enquêtes portant sur les modes de vie gais, L'Enquête Presse Gay 2004 (EPG 2004)<sup>6</sup> [67] et le Baromètre Gay 2005 (BG 2005)<sup>7</sup> [66] ont introduit des questions relatives à la consommation de substances psychoactives. Les résultats de ces trois études portent principalement sur le profil des usagers identitaires<sup>8</sup> (s'identifiant comme gay) et l'ordre de prévalence des consommations de substances, estimées, à l'exception des consommations d'alcool, supérieures aux prévalences de consommation de psychotropes en population générale. Elles font état d'usage de psychoactifs en lien avec l'activité sexuelle sans toutefois aborder les représentations associées aux produits, les modes d'usages articulés aux différents contextes, ni les motivations des usagers à consommer.

S'agissant des rumeurs de l'existence d'un réseau de distribution de méthamphétamine et bien que le dispositif d'observation TREND n'ait recueilli aucune donnée attestant ce phénomène, les dommages en terme de santé publique, associés à la consommation de crystal aux États-Unis et en Asie, amplement documentés, sont suffisamment sérieux pour que cette question fasse l'objet d'une investigation plus précise. Considérée comme très addictive par les spécialistes, la méthamphétamine connaît, depuis les années 90, une diffusion importante parmi les gays américains, utilisée notamment dans le contexte de relations sexuelles. De plus, différentes études établissent une co-occurrence entre consommation de crystal et rapports sexuels non protégés<sup>9</sup>.

5. Enquête réalisée par auto questionnaire distribué dans 43 lieux festifs et de socialisation gais et lesbiens en Île-de-France, totalisant un nombre de 2860 répondants (dont 71 % s'identifiant comme gays). En l'absence de nom d'auteur cette enquête sera désignée ici sous l'appellation « Enquête Kiosque 2004 ».

6. 7560 questionnaires (65 % issus de la presse écrite et 35 % des sites Internet gais) ont été exploités pour l'EPG 2004.

7. Enquête SNEG-AIDES-INV5 réalisée par auto questionnaires en Île-de-France, renseignés par 3423 hommes. Les premiers résultats (Réponses flash 2005) sont consultables sur le site Internet de l'INV5

8. D'où une relativisation des comparaisons avec la population des hommes hétérosexuels du même âge puisqu'il est impossible de généraliser ces résultats à l'ensemble des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes.

9. [21, 23, 25, 26, 27, 31, 34]

La question plus générale de la relation entre usage de substances psychoactives et prises de risques sexuels fait débat depuis plusieurs années. Les gays occidentaux sont au cœur des études consacrées à ce thème dans un contexte où l'augmentation de la consommation de psychotropes parallèlement à un relâchement des pratiques préventives vis-à-vis du VIH et des IST sont observés dans ce groupe. La prévalence élevée d'infections à VIH parmi les gays rendant cette question préoccupante au plan de la santé publique.

Peu d'études ont été réalisées sur la consommation de psychotropes parmi les gays, comme le note Marie Jauffret-Roustide en 2003 dans une recension critique des études internationales [55]. En outre, les résultats des travaux portant sur le lien entre consommation de substances psychoactives et prises de risque sexuel s'avèrent contradictoires [38]. Peu de données quantitatives sont disponibles en France et aucune étude qualitative n'a été publiée pour l'heure.

Il apparaît dès lors nécessaire de mener une étude qualitative exploratoire afin de mieux appréhender, du point de vue des usagers, les liens qui unissent les consommations et leurs contextes.

Le choix de réaliser l'enquête dans deux grandes agglomérations situées dans deux régions distinctes dans lesquelles résident un grand nombre de gais permettra de déterminer l'impact de l'environnement culturel sur les substances consommées, les modes et les contextes d'usage.

## OBJECTIFS DE L'ENQUÊTE

Il s'agit de décrire et d'analyser les articulations entre usages de substances psychoactives, contextes festifs gais, pratiques sexuelles, prises de risques.

L'étude vise principalement à rendre compte, pour chacune de ces thématiques, des perceptions, représentations, motivations et pratiques associées du point de vue des acteurs interrogés ; à restituer leur vision de la fête, des usages de psychoactifs dans ces espaces associés ou non à l'activité sexuelle, enfin des prises de risques sexuels associées ou non à l'usage de substances psychoactives.

## LA MÉTHODE D'ENQUÊTE

La spécificité de l'objet d'étude induit une méthode d'enquête qualitative<sup>10</sup> [74, 72], incluant pour une part des observations en contextes festifs gais privés et publics et dans une large mesure la réalisation d'entretiens intensifs,

10. « De plus en plus, la méthodologie qualitative s'impose dans le domaine de la toxicomanie, notamment dans les approches visant à recueillir le point de vue des personnes concernées. De telles approches permettent de comprendre en profondeur et d'éclairer une réalité qui ne peut être appréhendée dans toute sa complexité par les seules méthodes quantitatives, souvent basées sur des outils nécessitant de définir les questions de recherche a priori, évacuant ainsi les préoccupations des personnes interrogées. » Michel Landry, directeur d'un numéro de la revue canadienne *Drogues, santé et société* (vol. 5, n°1, 2006, p5). Pour une meilleure compréhension du mode de production des données en ethnologie-anthropologie, voir Olivier De Sardan (1995) [76].

ouverts (pré-enquête) et semi directifs. Les deux thèmes principalement abordés étant la carrière<sup>11</sup> de l'usage de drogues illicites en contextes festifs ainsi que les pratiques sexuelles, plus ou moins à risque, associées à l'usage de substances psychotropes, autrement dit deux thèmes d'ordre intime, socialement stigmatisés, dont on ne parle généralement pas et qui sont perçus comme étant plus ou moins problématiques par les informateurs.

Ces différents éléments ont déterminé le choix de la conception et de la réalisation des entretiens comme des observations. Pour une meilleure cohérence du recueil des données, l'ensemble des entretiens et des observations a été confié à la chercheuse qui disposait d'un réseau relationnel lui permettant d'accéder au groupe cible à Paris et à Toulouse.

## Les entretiens

### Le choix des informateurs

Les informateurs choisis sont des gays<sup>12</sup> usagers occasionnels ou réguliers de substances psychoactives en contexte festif (35). Deux anciens usagers ont également été interrogés. L'intégration de ces derniers dans l'échantillon s'explique d'une part en raison de la distance prise dans la réflexion vis-à-vis de l'usage et de son contexte, d'autre part parce qu'ils sont plus à même de montrer les facteurs facilitant ou contrariant l'arrêt de la consommation. En outre, les informateurs jouant un rôle actif dans le milieu gai festif électro (DJ, chargé des relations publiques pour les soirées, etc.) ont été privilégiés.

Les informateurs clés (15) sont des professionnels ou membres actifs d'associations qui en raison de leurs activités professionnelles ou bénévoles, sont en relation avec de nombreuses personnes répondant aux critères de recrutement et ont, de ce fait, une distance réflexive sur ces questions ; préférentiellement des intervenants de terrain.

### Le recrutement des informateurs

Le recrutement des informateurs a été réalisé à partir de différents réseaux de connaissances personnelles de l'enquêtrice<sup>13</sup> à Paris et à Toulouse, puis suivant un effet « boule de neige ». Un informateur lui en présente un autre qui lui en présente un autre, etc. Le recours à des associations en tant qu'intermédiaire avait été envisagé dans un premier temps puis abandonné. Cette méthode risquait d'introduire un biais quant à la diversité de l'échantillon, favorisant une proportion d'informateurs ayant des caractéristiques communes (la situa-

11. Cf. Becker [71].

12. Tous les usagers s'identifient comme tels.

13. Chercheuse et enquêtrice sont ici une seule et même personne. L'emploi du second terme réfère à la situation de la chercheuse au cours de l'enquête de terrain.

tion socioprofessionnelle, le statut sérologique, etc.) ou ayant accès au même corpus d'énoncés (militant pour la légalisation de l'usage de drogue par exemple).

La cooptation s'est avérée un mode efficace de recrutement du point de vue de la diversité de l'échantillon. En outre, elle a facilité la relation entre enquêtrice et informateurs tant au moment de la prise de contact que lors des entretiens. Pour peu que le réseau initial soit suffisamment diversifié, cette méthode comporte un avantage certain : avoir accès à des gens qui n'auraient pas volontiers répondu à un questionnaire diffusé par le biais de la presse gaie ou via Internet, mais qui dans ce cas sont convaincus de participer par l'intermédiaire. Principal biais : elle favorise le recrutement d'individus ayant une certaine capacité de réflexion vis-à-vis de leurs consommations de substances psychoactives mais aussi de leurs pratiques sexuelles au regard du risque (VIH) et qui les assument. On peut supposer que les personnes peu enclines à « l'auto réflexivité », ayant des difficultés à assumer leurs pratiques, ou encore ayant des difficultés à gérer leur consommation de drogues, seront peu désireuses de participer à un entretien en situation de face à face. Un groupe identifié par les informateurs comme étant celui qui consomme le plus régulièrement des substances psychoactives (confirmé par les observations) fait ainsi figure « d'arlésienne » de l'étude.

### **La réalisation des entretiens**

Un premier rendez-vous informel est proposé à l'informateur par téléphone, généralement dans un lieu public. Il juge au terme de cette première rencontre s'il souhaite participer à un ou plusieurs entretiens enregistrés. Toutes les personnes rencontrées ont accepté de participer à un entretien ultérieur.

La présentation de l'enquêtrice est déterminante à ce stade du processus de recueil des données. L'enjeu est de créer une relation de confiance, un entre soi nécessitant l'engagement subjectif de l'enquêtrice qui favorisera l'engagement de l'interlocuteur [75]. Au terme du premier entretien, elle lui propose de participer à un entretien enregistré qui se déroulera à son domicile ou au domicile de l'enquêtrice (à l'exception de deux entretiens réalisés dans un café parisien).

L'entretien suivant, s'il est partiellement dirigé, privilégie l'ordre discursif proposé par l'informateur et prend la forme d'une conversation pendant laquelle l'enquêtrice intervient le moins possible, sinon pour rebondir sur un point ou un autre. Puis au terme de ce premier entretien enregistré, l'informateur se voit proposer un entretien ultérieur afin de développer des points particuliers et compléter celui-ci. L'entretien est synthétiquement retranscrit pour préparer la rencontre suivante. Si cette méthode a le désavantage de prendre beaucoup de temps et rend plus difficile le traitement des données qui ne sont pas recueillies suivant un ordre préétabli, elle comporte l'avantage, en respectant le mode discursif propre à l'informateur, en le laissant digresser, en lui permettant d'éluder certaines questions lors du premier entretien, de l'inciter à une parti-

cipation active et de créer in fine un climat de confiance suffisant pour aborder les questions jugées les plus intimes ou problématiques<sup>14</sup> à ses yeux.

### **La grille d'entretien**

La grille d'entretien a été finalisée au terme des 10 premiers entretiens non directifs réalisés auprès d'usagers occasionnels et réguliers (8) et d'informateurs clés (2) à Paris et à Toulouse. Elle a été construite à partir d'une synthèse des éléments récurrents abordés par les usagers. La grille présentée en annexe est « théorique » en ce sens que les différentes questions et thématiques ne sont jamais abordées suivant l'ordre proposé ici. En outre, la formulation des questions s'approche le plus possible du vocabulaire utilisé par l'informateur.

L'interlocuteur est sollicité à deux niveaux : à un niveau réflexif, en tant que spécialiste de la question. On lui demande alors de nourrir son propos de ce qu'il connaît, de ce qu'il voit autour de lui, de ce que font les autres. À un deuxième niveau, sont abordées les questions plus personnelles, relevant de l'intime et sur un mode discursif plus descriptif, chronologique. Ce qui favorisera au moment de l'analyse l'accès aux différents niveaux de discours. On pourra plus aisément repérer l'ordre du discours ressortissant d'une présentation de soi, maîtrisée et contrôlée [73] et mesurer l'écart avec les pratiques réelles.

### **Les entretiens réalisés**

Trente-cinq usagers de substances psychoactives (incluant deux anciens usagers) ont participé à l'étude dont 14 à Toulouse et 21 à Paris.

15 professionnels ou bénévoles (dits informateurs clés) ont été interrogés, dont 6 à Toulouse (AIDES Midi-Pyrénées, SNEG, DROGUE INFO SERVICE, ASSOCIATION JULES ET JULIE, OFDT) et 9 à Paris (AIDES, CGL, SNEG, TREND).

Concernant les usagers et outre la première prise de contact téléphonique et la première rencontre informelle et non enregistrée, d'une durée moyenne de 1 h 30, un premier entretien non directif enregistré d'une durée de 1 h 30 à 3 h 00 a été réalisé avec chaque informateur, puis un second entretien semi directif d'une durée équivalente avec certains ; soit pour chaque informateur, une durée totale d'entretien évaluée à 4 h 30 en moyenne (de 1 h 30 à 8 h 00).

Les entretiens réalisés auprès des professionnels ou bénévoles ont une durée moyenne de 2 à 3 heures enregistrées<sup>15</sup>.

14. S'agissant de l'usage de psychotropes en contexte festif, on note que l'aspect festif de l'usage est d'abord mis en avant, tandis que ses aspects jugés problématiques (la descente) seront plus spontanément abordés lors du dernier entretien.

15. Seuls les entretiens enregistrés sont comptabilisés dans l'échantillon.

Usagers et informateurs clés sont désignés de manière distincte dans le rapport. Ainsi, les extraits d'entretiens apparaissent différemment suivant que le locuteur est un usager ou un informateur clé.

Aux citations des usagers sont associées les pseudonymes qui leur ont été attribués. Pour chaque usager désigné par un pseudonyme, une brève description des caractéristiques sociodémographiques et des consommations de psychoactifs de la personne est consultable en annexe. Ces informations sont suffisamment imprécises pour que l'anonymat des participants soit garanti.

Aucun pseudonyme n'a été attribué aux informateurs clés. Les fonctions ou compétences de ceux-ci sont parfois précisées mais non systématiquement ; les institutions auxquelles ils sont attachés ne le sont jamais. Le choix de l'absence de pseudonyme pour désigner les informateurs clés et l'absence de précision quant aux institutions de rattachement s'explique encore par la volonté de garantir autant que faire se peut leur anonymat. En effet les informateurs clés n'ont pas été sollicités, au cours des entretiens, en tant que représentants d'une structure. L'enquêtrice a au contraire favorisé l'expression de leur opinion personnelle, nourrie de leur expérience de terrain, qui peut s'avérer parfois en contradiction avec les énoncés produits par l'institution à laquelle ils sont associés.

## Des limites inhérentes à la méthode

Compte tenu de la méthode d'enquête utilisée et du nombre d'informateurs interrogés dans les deux villes, il va sans dire que cet échantillon ne peut en aucun cas être considéré comme représentatif, au sens sociologique du terme, de l'ensemble des usagers de substances psychoactives en contextes gais festifs à Paris et à Toulouse. La méthode qualitative de type ethnologique permet en revanche de formuler un ensemble d'hypothèses qui pourront par la suite être affinées et vérifiées auprès d'un échantillon plus large dans le cadre d'enquêtes quantitatives.

## La délimitation des espaces choisis pour l'observation

Les contextes festifs publics réunissant une majorité d'hommes homosexuels à Paris comme à Toulouse se déclinent sous des formes variées tant du point de vue de la disposition des lieux, de l'offre musicale, du type de clientèle et de la consommation de produits psychoactifs. Compte tenu de l'objet de l'étude (la consommation de produits psychoactifs, et plus particulièrement de produits illicites) seuls les lieux à l'intérieur desquels sont consommées de telles substances ont été investigués. Afin d'éviter tout amalgame, il convient de préciser qu'il existe de nombreux espaces festifs fréquentés majoritairement par des hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes et à l'intérieur desquels circulent peu ou pas de substances illicites.

La définition restrictive du contexte festif gai construite dans le cadre limité de cette étude correspond aux éléments récurrents dégagés de l'ensemble des premiers entretiens, définissant d'une part ce qui constitue spécifiquement un espace festif gai, précisant d'autre part les types d'espace festif à l'intérieur desquels sont consommées des substances psychoactives ainsi que les lieux de sociabilité (bars) dans lesquels l'enquêtrice est susceptible de rencontrer des usagers.

Le choix des espaces festifs jugés pertinents pour l'observation dans ce cadre, sont les bars, les clubs, les soirées, les after<sup>16</sup>, les gay tea dance<sup>17</sup> (ou T-dance) proposant de la musique électronique<sup>18</sup>, ainsi que les soirées en contexte privé réunissant une large majorité d'hommes homosexuels et enfin les « parties sexuelles » (« partouzes » ou « touzes ») en contexte privé. Sont exclus de cette définition les saunas, les backrooms (appelés aussi « bordels ») à l'exception de ceux incluant un espace festif, ainsi que les lieux de drague extérieurs. Cette exclusion se justifie pour deux raisons ; d'une part, la majorité des informateurs ne considère pas ces lieux comme festifs mais les définit comme des lieux de consommation sexuelle<sup>19</sup>; d'autre part du point de vue de l'ensemble des personnes interrogées, usagers de drogue et professionnels, la consommation de produits illicites reste marginale à l'intérieur de ces trois types d'espace, à l'exception là encore des backrooms incluant un espace festif ou des saunas organisant des soirées. Ces lieux, s'ils ne sont pas à proprement parler des espaces festifs, peuvent néanmoins être intégrés au parcours festif. Après une soirée, un after ou un tea dance, les clubbers se rendront parfois dans une backroom, un sauna ou encore sur un lieu de drague extérieur.

## Les observations

Les observations ont été réalisées entre janvier 2007 et novembre 2008 à Paris et à Toulouse. Elles ont principalement eu pour fonction d'une part de recouper les informations recueillies lors des entretiens, d'autre part, surtout à Paris, de contribuer à approfondir la relation engagée avec les informateurs. Neuf usagers, un informateur clé parisien et un informateur clé toulousain ont ainsi accompagné l'enquêtrice au cours des observations de terrain.

16. Ce terme anglais couramment usité en français désigne les fêtes organisées le plus souvent à l'intérieur des clubs, accueillant le public à partir de 6 ou 7 heures du matin (heure de fermeture des clubs) et jusqu'à midi. C'est le prolongement de la fête après (after) la fête.

17. Autre terme anglais, littéralement « thé dansant », ayant lieu généralement le dimanche à partir de 17 heures (l'heure du thé) et jusqu'à minuit voire 2 heures. Le tea dance accueille un public hétéroclite ; la dernière occasion festive pour les uns, c'est l'ultime prolongement d'une séquence festive qui a commencé le jeudi ou le vendredi soir pour les clubbers les plus endurants.

18. Ainsi un club proposant une offre musicale d'un autre genre en début de soirée puis de la musique électronique en fin de soirée n'intéresse l'enquête, du point de vue de l'observation qu'en deuxième partie de soirée. De même qu'un club n'offrant ce type de musique que certains jours sera investigué exclusivement ces jours-là.

19. « Dans un bordel on ne rigole pas ! [...] Le sexe, c'est quelque chose de très sérieux, très profond. [...] On est là pour draguer donc on a un rapport de séduction ; on n'est plus là pour faire les dindes : ahahahah ! » (Rodrigue).

- Toulouse : Outre l'observation d'une soirée dans le contexte d'un festival de musique électronique à la périphérie de la ville, trois bars (organisant régulièrement des soirées) et deux clubs ont été investigués à une reprise.
- Paris : trois bars et deux soirées ont été investigués, chacun à trois reprises.

## **BRÈVE PRÉSENTATION DES USAGERS**

Les caractéristiques retenues pour la présentation des usagers, outre les caractéristiques sociodémographiques et les fréquences d'usage, découlent de l'examen des dix premiers entretiens ouverts. L'état de la vie affective ainsi que le statut sérologique ont été retenus pour deux raisons. D'une part, ils ont un impact direct ou indirect sur la consommation de substances psychoactives en contextes festifs et/ou sexuels au cours du temps. L'articulation entre ces caractéristiques et les usages de psychotropes sera développée plus loin. D'autre part, ces éléments étant renseignés dans les études consacrées aux comportements des gays en France (incluant la consommation de substance), ils permettent de situer sociologiquement les informateurs par rapport aux répondants des enquêtes quantitatives réalisées à plus grande échelle.

### **Caractéristiques sociodémographiques**

Les 21 usagers parisiens (dont un ancien usager) sont âgés de 24 à 45 ans, de nationalité française, à l'exception d'un ressortissant d'un pays de l'UE. Ils sont socialement bien intégrés, ont un emploi régulier (cadres du privé ou de la fonction publique, enseignants du secondaire ou du supérieur, employés, travailleurs indépendants, intermittents du spectacle) et disposent d'un niveau de revenu moyen à élevé et d'un capital scolaire et/ou culturel élevé. 1 sur 19 n'a pas le bac. Ils ont majoritairement suivi des études supérieures.

Les 14 usagers toulousains (dont un ancien usager) sont plus jeunes (22 à 36 ans), tous de nationalité française. Ils sont socialement bien intégrés, ont un emploi régulier. À l'exception d'un demandeur d'emploi, ils sont cadres du privé, cadres de la fonction publique et employés ou sont étudiants de 2<sup>e</sup> ou de 3<sup>e</sup> cycle (4). Ils disposent le plus souvent d'un revenu moyen et d'un capital scolaire et/ou culturel élevé. Un sur 14 n'a pas le bac. Ils ont majoritairement suivi des études supérieures.

### **Fréquences de l'usage de psychotropes illicites en contextes festifs et sexuels privés ou publics**

Sont distingués, parmi les usagers rencontrés, les usagers occasionnels et les usagers réguliers.

Dans le cadre de cette étude, sont qualifiées d'usagers occasionnels, les personnes pour lesquelles la consommation de substances psychoactives illicites n'est pas systématique en contextes festifs, privés ou publics, à caractère sexuel ou non.

Sont qualifiées d'usagers réguliers, les personnes consommant systématiquement des substances psychoactives illicites en contextes festifs, privés ou publics, à caractère sexuel ou non.

L'exclusion des produits psychoactifs licites de la catégorisation par la fréquence d'usage est rendue nécessaire en raison de la consommation systématique d'alcool dans tous types de contextes festifs par la majorité des informateurs.

Suivant cette définition, les usagers se répartissent au moment de l'enquête comme suit :

- Paris : 1 ancien usager, 5 usagers occasionnels, 15 usagers réguliers.
- Toulouse : 1 ancien usager, 8 usagers occasionnels, 5 usagers réguliers.

### **Vie affective et sexuelle**

Treize usagers parisiens et 8 usagers toulousains déclarent être célibataires. Huit parisiens et 6 toulousains déclarent être engagés dans une relation stable.

Tous les célibataires vivent des relations sexuelles furtives (avec des inconnus) ou régulières (avec des amants réguliers) à des fréquences variables. C'est aussi le cas de la majorité des personnes déclarant être engagées dans une relation stable qu'elles disent « ouverte aux relations extérieures ». Seuls trois hommes toulousains, parmi les plus jeunes (22, 24 et 28 ans), déclarent vivre une relation stable exclusive.

On n'observe pas a priori de lien significatif entre le fait d'être célibataire ou en couple et la fréquence de l'usage. La relation entre vie affective et usage sera examinée ultérieurement.

### **Statut sérologique**

Toutes les personnes interrogées disent connaître leur statut sérologique vis-à-vis du VIH. À Paris, 9 hommes déclarent être séropositifs et 12 séronégatifs. À Toulouse, 6 hommes déclarent être séropositifs et 8 séronégatifs.

L'importance numérique des hommes séropositifs parmi les informateurs ne semble pas découler d'un biais imputable à la méthode de recrutement. Un seul parmi les premiers intermédiaires est séropositif et a mis l'enquêtrice en relation avec des personnes séronégatives. Aucun intermédiaire n'est engagé dans des activités professionnelles ou bénévoles en rapport avec le VIH.

On observe par ailleurs que tous les informateurs séropositifs (à l'exception d'un) ont un usage de substances psychoactives à la fois en contextes festifs et de manière systématique dans le cadre de relations sexuelles (poppers ou cannabis a minima). Comparativement, un seul informateur séronégatif toulousain et 8 informateurs séronégatifs parisiens en consomment occasionnellement dans ce contexte.

## Les absents

Les clubbers les plus actifs au plan du rythme des sorties et de l'usage de substances psychoactives sont peu représentés parmi les informateurs recrutés et se distinguent des autres informateurs du point de vue de leurs caractéristiques sociodémographiques par un niveau de revenus plus élevé, des caractéristiques physiques remarquables : corps musclés sculpturaux, piercings et tatouages, crânes rasés. A contrario, un informateur ayant ce type de physique et ayant une consommation occasionnelle des produits au moment de l'entretien explique que lors des soirées, il se voit proposer systématiquement des produits et est régulièrement accosté par des inconnus à la recherche de substances. Son « look » est selon lui la raison évidente de la méprise. Les caractéristiques de ce groupe décrit précisément par tous et identifié lors des observations seront décrites ultérieurement. Un seul informateur est, du point de vue des caractéristiques précitées, associé à ce groupe et s'il a volontiers répondu aux questions, c'est précisément pour s'en démarquer.

La quasi-absence de la minorité des clubbers ayant les niveaux de revenus les plus élevés dans cet échantillon ne doit pas surprendre, tant elle est une constante dans le cadre des études qualitatives portant sur la consommation de substances psychoactives. Plusieurs facteurs pourraient expliquer cela : le fait que l'usage soit considéré comme non problématique associé à la capacité des usagers dotés d'un fort capital scolaire et/ou culturel à justifier rationnellement pour eux-mêmes et vis-à-vis des tiers de l'absence de problème associé à une consommation régulière ; d'autre part la difficulté pour des personnes occupant des positions élevées dans la hiérarchie sociale à se soumettre à « l'interrogation » ; l'absence de goût pour « l'auto réflexivité » ou encore l'absence d'intérêt pour ce type d'enquête ; etc. On peut envisager par ailleurs que le mode de recrutement ait pu privilégier la mise en relation avec des personnes dont les caractéristiques socioprofessionnelles se rapprochent de celles de la chercheuse.

## DISCUSSION

On se propose de mettre en perspective les résultats avec ceux d'autres études, tout en discutant les aspects méthodologiques de cette enquête. Il ne s'agit pas de comparaison puisqu'aucune autre étude ethnographique n'a pour l'heure été publiée sur la consommation de psychoactifs en contextes festifs gais en France. On peut toutefois mettre une partie des résultats en regard des résultats de différents types d'enquêtes. D'abord et principalement, les enquêtes quantitatives portant sur le mode de vie des gays incluant des données sur les consommations de psychoactifs [24, 60, 66, 67]. Ensuite, les études qualitatives et quantitatives ayant trait aux usages de substances psychoactives dans les espaces festifs « électro » sans distinction des populations au plan de l'orientation sexuelle [2, 7, 11, 15, 16, 17]. Pour terminer, on reviendra brièvement sur la spécificité de la méthode d'enquête et d'analyse.

### LES USAGERS DE PRODUITS PSYCHOACTIFS

La méthode ethnographique n'implique pas la constitution d'un échantillon quantitativement représentatif des usagers de l'espace festif gay. Cependant, on constate la similitude de certaines caractéristiques des participants avec celles de la majorité des répondants de l'Enquête Presse Gay 2004 [67] d'une part ; d'autre part s'agissant des seuls usagers parisiens, avec les caractéristiques des répondants des enquêtes réalisées en Île-de-France dans les lieux festifs en 2004 [24] et sur les lieux de rencontre en 2005 [66].

Ainsi au plan sociodémographique, la forte présence de la classe des 30-40 ans est cohérente avec la moyenne d'âge des répondants des 3 enquêtes précitées<sup>83</sup>.

83. L'âge moyen des répondants de l'EPG 2004 est de 37 ans (une majorité de 35-44 ans suivie des 30-34 ans) ; celui des répondants du BG 2005 est de 36 ans ; les moins de 25 ans représentant 10 % des participants. La plus forte proportion des gays fréquentant les espaces festifs franciliens ayant répondu au questionnaire de l'enquête Kiosque 2004 se situe dans la tranche des 35/39 ans (25 %) et 45 % des répondants ont entre 30 et 40 ans. La plus faible proportion se situe dans la tranche des 18/25 ans (16 %).

Au plan de la situation affective des informateurs, la majorité déclare être célibataire, à l'instar des répondants des enquêtes réalisées en contextes festifs et sur les lieux de rencontre. Le célibat est rarement choisi, mais une sociabilité active, notamment en contextes gais semble compenser ou atténuer le sentiment de solitude au plan affectif.

Quant aux modes relationnels dans lesquels s'inscrivent les personnes déclarant vivre une relation stable, ils font écho à la situation des répondants de l'EPG 2004 qui déclarent majoritairement vivre des relations non-exclusives. L'ouverture de la relation stable aux relations extérieures a valeur de norme du point de vue de la majorité, à l'exception des plus jeunes. Elle intervient le plus souvent quelques années après la mise en couple mais peut parfois être vécue dès le début de la relation stable. Comme on l'a vu, le désir d'ouverture n'est pas toujours également partagé mais souvent consenti par l'un des membres du couple, preuve de l'efficacité de la norme chez des personnes ayant une sociabilité active en contextes gais.

Concernant le statut sérologique des informateurs, le fait que, contrairement aux répondants des enquêtes quantitatives, tous les informateurs déclarent connaître leur statut sérologique peut être expliqué par différents facteurs. Le souhait de participer à un entretien en face à face abordant la question des risques sexuels favorise certainement le recrutement des personnes les plus enclines à connaître leur statut sérologique. De plus, le fait que les informateurs s'identifient comme gay et fréquentent des espaces communautaires peut également favoriser le recours au dépistage [67]. Enfin on ne peut exclure dans la réponse qui est faite à cette question, l'impact de désirabilité sociale mais cet aspect demeure invérifiable.

L'importance numérique des personnes déclarant être séropositives pour le VIH fait écho aux résultats de l'EPG 2004. Les répondants séropositifs déclarent plus fréquemment que les autres avoir consommé des substances psychoactives. De plus, le constat de l'usage régulier de psychoactifs associé à l'activité sexuelle est également cohérent avec les résultats de cette enquête : la majorité des répondants ayant consommé des psychoactifs dans le contexte d'un rapport sexuel au cours des douze derniers mois sont majoritairement séropositifs pour le VIH.

## **L'ESPACE FESTIF ÉLECTRO**

L'idée de « faire la fête » est communément associée a minima à la consommation d'alcool et plus largement, suivant les contextes, à la consommation de substances psychoactives illicites. Le réseau TREND de l'OFDT observe depuis plusieurs années la prééminence des consommations de drogues à usage récréatif au sein de l'espace festif électro [15]. Les données recueillies au cours de la pré-enquête montrent que l'espace électro est parmi l'ensemble des espaces

festifs gais, le contexte privilégié de la consommation de produits illicites. Si certains produits sont moins visibles dans les clubs toulousains, c'est partiellement en raison de la limitation de l'offre festive électro dans cette ville.

Ce constat tend à conférer au vecteur « culture électro », une fonction prééminente quant au potentiel ou à la chance de voir se développer la consommation de certains produits en un lieu public déterminé, à un moment donné. L'importance du vecteur culturel est encore confirmée par la similitude des consommations en contexte privé.

L'idée de la sexualité comme moteur des sorties festives fait écho aux résultats de l'Enquête Presse Gay 2004 établissant que la rencontre de partenaires occasionnels a majoritairement lieu dans les espaces commerciaux incluant ou non la possibilité d'échanges sexuels et ce malgré une baisse de fréquentation des établissements commerciaux au profit des rencontres via Internet.

Au regard des données ayant trait à l'ordre des motivations des personnes fréquentant les espaces festifs électro de type « clubbing » (incluant des espaces « gay friendly ») recueillies dans le cadre de l'étude TREND « Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques » » [15], on trouve nombre de motivations semblables : retrouver ses amis, consommer de l'alcool ou de la drogue, écouter de la musique et rencontrer un partenaire sexuel. Parmi les informateurs gais, l'ordre des motivations varie suivant le type de soirée. Le désir de rencontrer un partenaire est plus souvent mis en avant s'agissant des soirées fermées au public hétérosexuel, plus nombreuses à Paris qu'à Toulouse. L'écoute musicale et la danse sont privilégiées s'agissant de soirées plus inclusives, choisies spécifiquement pour leur programmation musicale. La consommation de substances psychoactives figure en bonne place dans tous les cas.

On ne saurait répondre à la question générale soulevée par l'EPG 2004, s'agissant de savoir « si la consommation de drogues récréatives fait partie intégrante du mode de vie gay. » On peut toutefois avancer qu'elle est partie intégrante des soirées perçues comme étant les plus « branchées » dont l'un des traits distinctifs est la programmation musicale « électro ».

## LES CONSOMMATIONS

### Les produits

Toutes les enquêtes en population gaie font état de consommations globalement importantes de produits psychoactifs. L'EPG 2004 montre qu'à l'exception des poppers, l'usage des autres psychoactifs s'est accru depuis 1997.

Toutes confirment également la prééminence de l'alcool, premier produit de la fête. Les observations de terrain ne démentent pas le caractère « excessif » des consommations chez les gays telles que décrites par l'EPG 2004. Selon

cette enquête, les consommations des gays seraient plus occasionnelles, mais plus excessives que celles observées chez les hommes en population générale. Quant aux contextes de consommation, les observations corroborent les résultats de l'enquête kiosque qui montre que les clubs ne sont pas les lieux privilégiés de la consommation d'alcool.

La prééminence des consommations de poppers est également mise en avant mise en avant par les enquêtes en population gaie. L'alcool et le poppers sont les premiers produits consommés par les répondants du Net Gay Baromètre 2006 qui sembleraient consommer moins de drogues illicites que les répondants des enquêtes en milieu festif. Selon le Baromètre gay 2005, la consommation de poppers au cours des 12 derniers mois devance celle du cannabis. L'enquête Kiosque 2004 note également la prévalence des consommations de poppers, notamment avant un rapport sexuel. Comme l'EPG 2004, elle observe que c'est le seul psychotrope dont l'usage suit une courbe ascendante dans les âges jusqu'à 40 ans.

On a noté la singularité de l'usage de cannabis en ce qu'il est peu visible en contexte festif public, mais qui reste très présent en contexte festif privé et hors contexte festif, consommé régulièrement par de nombreux informateurs. Ce constat semble cohérent avec les résultats de l'Enquête Kiosque 2004 qui observe que le cannabis est le seul produit illicite dont la consommation régulière est supérieure à la consommation occasionnelle.

Concernant les consommations de cocaïne, les éléments issus des entretiens sont cohérents avec les données de l'Enquête Presse Gay 2004 : la cocaïne est le produit dont la consommation a le plus nettement augmenté entre 1997 et 2004 (de 4 % à 8 % concernant la consommation durant les douze derniers mois). L'importance des consommations de cocaïne est également observée dans les contextes « électro » en population générale [15]. La diversité des modes et contextes d'usages, incluant travail et sexualité, la propension des usagers à associer la cocaïne à d'autres psychoactifs et enfin la difficulté à « gérer » la consommation ; autant de caractéristiques déjà observées dans d'autres contextes [Fontaine 2000]. Ainsi, en dehors de son utilisation marginale en tant qu'anesthésiant local en contexte sexuel « hard » et de son association plus fréquente avec le GHB/GBL, on ne note pas de représentations, de contextes et de modes d'usage spécifiques de la cocaïne au contexte festif gai.

La présente enquête ne saurait évaluer l'importance des consommations de GHB/GBL en 2007-2008, mais les observations incitent à penser que ces consommations pourraient être plus présentes en contexte festif public, qu'elles ne l'étaient lors de la réalisation des enquêtes réalisées en 2004 et 2005, alors que celles-ci faisaient état de l'augmentation des usages. Les résultats de l'enquête Kiosque 2004, interrogeant les consommations de psychoactifs associées à l'alcool semblent faire écho au constat de l'association fréquente du GHB/GBL avec l'alcool chez les expérimentateurs. Le constat de la diffusion de la consom-

mation en contexte festif public à Toulouse peut amener à penser que la survenue de comas, fréquents dans certaines soirées parisiennes en 2007 pourrait être observée dans d'autres villes en 2008.

Pour les autres anesthésiants, les consommations marginales de kétamine relevées dans les enquêtes en population gaie pourraient traduire d'une part la qualité distinctive de ce produit dont tous ne sont pas amateurs, d'autre part la difficulté d'accès à cette substance, particulièrement en Ile-de-France.

L'ordre de prévalence des consommations de psychoactifs telles qu'observée pour ce groupe restreint d'utilisateurs est cohérent avec les données recueillies par les enquêtes en populations gais.

On ne peut comparer les données recueillies en contextes festifs gais (Enquête Kiosque 2004) et sur les lieux de rencontre en Ile-de-France (BG 2005) avec celles recueillies dans plusieurs villes françaises dans le cadre de l'étude *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques »* (2007). On peut toutefois faire l'hypothèse, au vu des prévalences de consommations observées parmi les groupes d'affinités ayant des caractéristiques proches de celles des répondants des enquêtes gais en contextes festifs (« club » et « sélect »), que les gais ne consommeraient pas plus de substances psychoactives que leurs homologues hétérosexuels en contexte festif électro, à l'exception des produits les plus directement associés à l'activité sexuelle (poppers et GHB/GBL).

## Les logiques de consommation

Au terme du chapitre détaillant les différents produits de la fête, les représentations qui leur sont associées, les modes et les contextes d'usages, on note la similitude des énoncés avec ceux recueillis en contextes festifs de type rave ou techno depuis la fin des années 90<sup>84</sup>.

Les logiques d'une consommation de type utilitariste, induisant un certain contrôle de la consommation, notamment des règles d'association des produits, en vue d'obtenir des effets spécifiques suivant les contextes et les moments, ont largement été décrites lors des enquêtes en milieu rave dans plusieurs pays européens par Trilles et Thiandoum [2]. Astrid Fontaine, sur le terrain des fêtes techno dans quatre régions françaises en 2000 [7], notait déjà la généralisation du polyusage au service de la modification des humeurs « à la carte » [6]. Les différentes modalités d'association décrites par l'anthropologue ne se retrouvent pas moins sur ce terrain. Les effets des produits, outre qu'ils aident ici aussi principalement à « tenir », sont également décrits en relation avec la musique, le corps, la danse, la relation à soi et à autrui, etc.

---

84. [2, 7, 11, 15, 16, 17]

La similitude des énoncés relatifs aux représentations des substances psychoactives ne doit pas surprendre si l'on prend en compte le fait que de nombreux informateurs ont expérimenté certains psychotropes dans le contexte des raves des années 90.

La spécificité des usages en contextes festifs gais électro à Paris et à Toulouse par rapport aux autres contextes festifs électro est indéniablement l'usage sexuel des produits. La recherche de partenaires sexuels n'est pas moins un moteur des sorties et peut-être de la consommation dans le contexte des soirées électro non spécifiquement gais [15], mais le rapport distinctif à la sexualité revendiqué par le milieu festif gai, notamment la valorisation de la sexualité furtive, la spécificité de certaines pratiques et à un autre niveau la présence du VIH sont autant d'éléments qui participent de la production d'énoncés spécifiques relatifs à la consommation de substances psychoactives associée à la sexualité.

## L'usage à visée sexuelle des produits

L'EPG 2004 note l'association fréquente entre usages de psychoactifs et rapports sexuels. L'optimisation des performances sexuelles et l'intensification des sensations chez les plus expérimentés sont mises en avant. On retrouve ces deux ordres de motivation sur ce terrain.

Concernant les motivations des plus jeunes, l'EPG articule consommation de psychoactifs et initiation sexuelle. Dans la limite des entretiens réalisés auprès des plus jeunes, on constate que la consommation d'alcool peut être associée aux contextes d'initiation sexuelle, ce qui semble être moins le cas de l'usage des drogues illicites.

Pour la majorité de ces informateurs, l'usage de drogue est d'abord associé aux contextes festifs. Ceux qui consomment en contexte sexuel se distinguent de leurs pairs par l'intensité et la diversité de leurs relations sexuelles. Certains consommateurs occasionnels et réguliers en contextes festifs disent dissocier activité sexuelle et prise de drogues illicites, préférant avoir acquis une certaine expérience sexuelle ou avoir identifié leurs préférences en matière de pratique sexuelle avant d'envisager l'usage de drogues illicites (hors cannabis et poppers) dans ce contexte.

L'enquête Kiosque 2004 souligne l'importance de l'usage de produits connus pour leurs propriétés désinhibantes et/ou anesthésiantes (alcool, poppers, kétamine et GHB) et associés à l'activité sexuelle. Les analystes notent par ailleurs que « les fréquences de consommations sont systématiquement à la baisse quand les produits sont pris avant une relation sexuelle. » Ce constat les amène à conclure (avec prudence) que « ceci pourrait démontrer qu'il n'y a pas de consommation de psychotropes spécifiquement liée à l'acte sexuel (cette conclusion confirmerait que la prise de risque n'est pas la conséquence d'une prise de produit). » En l'absence de questions relatives aux motivations liées à l'usage, les analystes de l'enquête ne peuvent interpréter plus avant ce constat. Ils suppo-

sent toutefois que l'usage de psychotropes en contextes festifs peut être lié à la relation sexuelle si l'on considère la sexualité comme un élément inhérent à la fête en contextes gais.

La présente étude apporte des éléments de réponse à la question soulevée par l'enquête Kiosque. D'abord en confirmant que la sexualité est bien, du point de vue des usagers, un élément inhérent à la fête en contextes gais. En montrant ensuite les différentes manières dont les substances psychoactives jouent sur les inhibitions sexuelles suivant les moments, les personnes, les contextes et les pratiques. Enfin, on a vu que lorsque les produits sont consommés avant une relation sexuelle, ce n'est pas tant l'effet de « défonce » qui est recherché que l'effet sur l'activité sexuelle (augmentation du plaisir, de la durée, etc.). De ce fait, les consommateurs ont intérêt à « maîtriser » la consommation des produits. Autrement dit, la moindre fréquence de consommation en contexte festif pourrait au contraire être interprétée comme le signe de la prise en compte de la dimension sexuelle de l'usage des produits.

## LES JEUNES ET LA PRÉVENTION

La partie de cette étude ayant trait aux prises de risque et au rapport à la prévention a une portée limitée, celle de donner à voir au lecteur non-spécialiste la complexité de cette question, préalable nécessaire à l'examen de la relation entre consommations de substances psychoactives et prises de risques sexuels. Les entretiens ont surtout porté sur la description détaillée de prises de risques associées ou non à la prise de produits psychoactifs. La mise en perspective des énoncés portant sur cette question avec les résultats des enquêtes quantitatives et qualitatives portant sur la prévention semble inappropriée, notamment en raison des biais de désirabilité sociale vraisemblablement plus prégnants en situation d'entretien en face à face sur ce thème. Au vu des entretiens et des résultats des enquêtes en populations gaies, un point semble toutefois poser question : le rapport des plus jeunes au VIH et à la prévention.

Les discours des trentenaires prêtant aux plus jeunes des pratiques sexuelles hard et une moindre vigilance vis-à-vis des risques sexuels restent préoccupants, même si l'on ne peut évaluer la proportion des jeunes concernés. Les données épidémiologiques actuellement disponibles en France font pourtant état d'une très faible prévalence du VIH chez les moins de 25 ans. Dans un article de synthèse sur ces données, les auteurs évoquent toutefois la possibilité que les plus jeunes « échappent aux systèmes de surveillance ou aux dispositifs d'enquêtes », en raison de leur situation particulière au regard du processus d'acceptation de leur homosexualité [65]. L'enquête menée par le Kiosque Info Sida note par ailleurs que le taux de non-connaissance de leur statut sérologique et-ou de non-réponse à cette question est particulièrement élevé chez les 18-24 ans. L'Enquête Presse Gay 2004, faisant état d'une augmentation très

importante des relations anales non protégées montre enfin qu'il n'y a pas de différence significative en matière de prévention concernant le sexe anal chez les moins de 25 ans par rapport aux plus âgés. Elle relève en outre le vieillissement des répondants en 2004, mettant en avant la distanciation des jeunes dont la sexualité a commencé après l'arrivée des trithérapies vis-à-vis des thématiques abordées par l'enquête.

L'ensemble de ces éléments incite certainement à mener de plus amples investigations concernant le rapport des jeunes au VIH et à la prévention.

## **SUBSTANCES PSYCHOACTIVES ET PRISES DE RISQUE**

S'agissant des produits identifiés comme étant principalement associés aux prises de risques sexuelles, cette enquête rejoint les résultats de l'enquête Kiosque qui met également en avant la prévalence des consommations d'alcool et de poppers associées aux prises de risques sexuelles.

L'étude confirme l'hypothèse formulée par l'EPG 2004 de « l'existence d'une sous-culture d'expérimentation ou d'aventure, où la consommation de drogues est courante et les PANP<sup>85</sup> sont plus fréquemment pratiquées. » Les informateurs, minoritaires, consommateurs réguliers de substances psychoactives et notamment de GHB/GBL en contexte sexuel, séropositifs pour le VIH, correspondent indéniablement à ce profil. Significativement, les produits les plus fortement associés au multipartenariat et à la pénétration anale non protégée sont, selon les résultats de l'EPG, les hallucinogènes (LSD, kétamine, GHB) ; c'est-à-dire les substances dont on a vu que l'usage en contexte festif est le plus directement associé à l'intentionnalité sexuelle<sup>86</sup>. Les usages de psychoactifs dans ce groupe participent d'un rapport spécifique à la sexualité. La consommation de GHB/GBL, de kétamine et d'autres psychoactifs favorise certainement le multipartenariat ou le passage à une sexualité plus « hard » puisqu'elle est instrumentalisée dans ce but. Pour la majorité des informateurs, c'est bien plutôt

85. Pénétration Anale Non Protégée.

86. Le regroupement du LSD, de la kétamine et du GHB dans une même catégorie d'analyse, ne va pas de soi. Si les trois substances ont des propriétés hallucinogènes, la kétamine et le GHB sont en outre reconnus pour leur propriété anesthésiante, ce qui n'est pas le cas du LSD. Leurs propriétés psychodysléptiques, euphorisantes, anesthésiantes et désinhibantes ne s'expriment pas selon les mêmes dominantes. Ce sont ces dominantes différentes qui orientent le choix des consommateurs selon leur intentionnalité. Le terrain montre que dans les pratiques, la propriété fortement psychodysléptique du LSD est peu recherchée dans un usage à intentionnalité sexuelle, alors que les propriétés désinhibantes et anesthésiantes du GHB/GBL et de la kétamine le sont fortement. Il faut comprendre que pour ces deux produits, les effets sont directement liés à l'expression de propriétés pharmacologiques corrélées à la dose et aux modes d'administration. Il est donc possible d'obtenir un effet désinhibiteur et/ou anesthésiant, sans avoir l'effet psychodysléptique plus généralement non désiré dans ce contexte. Le rapport efficacité/dose et le mode de conditionnement du LSD rend quasi impossible cette maîtrise qui permettrait d'isoler les propriétés désinhibantes de l'effet psychodysléptique.

l'évolution plus globale du rapport à la sexualité et au risque, en conjonction avec d'autres facteurs qui peut amener certains, sous l'effet de psychoactifs ou non, à être parfois moins vigilant.

En revanche, l'étude a pu explorer, hors de ce sous groupe particulier, le lien complexe entre comportements sexuels à risque et prise de produits montrant également que les produits n'interviennent qu'en bout de course d'un processus faisant intervenir des facteurs psychologiques, sociaux, relationnels etc.

## QUESTION DE MÉTHODE

Dans un contexte où l'association entre consommation de psychoactifs et prises de risques sexuels semblait a priori acquise pour de nombreux usagers et acteurs de prévention, il importait d'interroger l'évidence, c'est-à-dire de prendre au sérieux la question : Y a-t-il une relation entre consommation de substances psychoactives et prise de risques sexuels ?

Considérant la complexité des facteurs en jeu dans la prise de risque en dehors de son articulation avec la consommation de psychoactifs, on a fait le choix de questionner de manière distincte d'une part l'usage de substances psychoactives dans le temps, d'autre part le déroulement de la vie affective et sexuelle de l'usager (incluant le rapport à la prévention au cours du temps), enfin l'usage de substances en relation avec l'activité sexuelle. Partant de l'hypothèse que les différentes thématiques explorées associées aux multiples dimensions de la personne à différents moments de sa vie (état psychique, vie amoureuse et sociale, etc.), dans des contextes et des interactions déterminées permettraient d'éclairer la relation entre usages de substances psychoactives et prises de risques sexuels dans toute sa complexité, lorsque ces deux éléments étaient associés.

L'appréhension distincte de ces thématiques s'est révélée doublement fructueuse. Dans le contexte des entretiens intensifs, elle a permis de mieux contextualiser les descriptions ayant trait à l'usage, à la vie affective, comme à la prise de risques sexuels. Lors des récits de prises de risque associées à la consommation de psychoactifs, la chercheuse disposait de suffisamment d'éléments contextuels pour rebondir de manière plus circonstanciée et précise en vue d'affiner la description. La dissociation des thématiques a enfin permis, à l'étape de l'analyse des récits de prises de risques, de mieux appréhender l'ensemble des facteurs en présence et leur articulation, de saisir plus finement l'influence relative de chacun d'eux à un moment donné.

## CONCLUSION

---

Cette enquête ethnographique concernant les usages de drogues des homosexuels masculins en contextes festifs gais, avait pour commande de décrire et comprendre les logiques de consommations de substances psychoactives et pour ambition de clarifier les liens entre fête, drogues et sexualité qui se nouent dans cet espace.

Reposant sur un matériau diversifié et approfondi, l'étude met à jour la diversité des logiques de consommation de produits, utilisés dans la complexité des fonctions que les consommateurs leur attribuent dans différents contextes d'usage festifs ou sexuels. Dans un premier temps, elle permet de mesurer que, par de nombreux aspects, les usages de drogues de l'espace festif gai restent proches des usages décrits dans d'autres espaces festifs observés.

Dans un second temps, elle permet de comprendre les articulations qui existent pour certains homosexuels masculins entre la construction de leur identité gaie et leur carrière de consommateur de substances psychoactives. En effet, s'il apparaît une spécificité pour certains aspects de la consommation de drogues chez les homosexuels masculins en général et en contextes festifs en particulier, elle tient au fait que la sexualité gaie est l'objet de stigmatisations sociales intériorisées par les homosexuels masculins eux-mêmes qui doivent s'en affranchir tout au long de la construction de leur identité. Ainsi, c'est à partir d'expériences, de prises de conscience, de choix successifs que se structure l'identité gaie. Avec Internet, on assiste à une évolution de l'espace sexuel structuré aux travers d'imaginaires hyper virilisés et hyper segmentés par des pratiques codifiées qui contribuent à une accélération des carrières et s'accompagnent d'une pression sur la personne obligée de se définir au travers de pratiques sexuelles qui devront s'actualiser dans le réel. Le recours aux psychotropes apparaît dans ce contexte comme une modalité de réponses à ce système de contraintes.

Si les psychotropes sont d'abord expérimentés dans des contextes festifs et collectifs, à l'instar d'autres espaces, ils vont ensuite chez certains, faire l'objet d'une appropriation individuelle où la finalité de l'effet recherché se met au service de la réalisation d'une identité toujours à démontrer dans l'effectivité des pratiques sexuelles. Ou pour le dire autrement : les drogues sont instrumentalisées pour performer son identité sexuelle.

Qu'il s'agisse de sortir de soi pour accéder à des pratiques, ou « lever des inhibitions » pour réaliser des fantasmes ; ou bien de permettre au corps de supporter des pratiques douloureuses ou à la personne des situations pénibles, ou encore d'obtenir un « soutien moléculaire » par crainte de défaillance, le recours aux substances s'avère pour certains indispensables aujourd'hui. Ici, l'usage des drogues est à la fois en rupture et en continuité avec l'ensemble de l'espace festif où des consommations existent.

Finalement cette pluralité de fins auxquels les homosexuels masculins assignent les drogues doit probablement recouper pour partie celles qu'assignent les hétérosexuels qui ont fait de leurs pratiques sexuelles un enjeu identitaire. Il est fort probable que les drogues puissent jouer des rôles similaires dans d'autres espaces de la sexualité récréative.

Une autre thématique de l'enquête portait sur les rapports entre comportement à risque sexuel et consommation de substances psychoactives. Les observations ces dernières années d'une tendance à l'augmentation des contaminations virales et des IST chez les homosexuels masculins associée à un comportement de relâchement des attitudes de prévention, suscitent chez de nombreux chercheurs un questionnement sur le rôle des substances psychoactives dans ce phénomène. Contrairement à certaines études américaines qui tendent à attribuer de façon causale une responsabilité à la prise de substances psychoactives dans les comportements dits de « relapse », rien dans le matériel ne permet de conclure en ce sens.

D'une part, pour certains engagés de manière significative dans l'usage de substances psychoactives associées aux pratiques sexuelles, les conduites à risques se produisent quelle que soit l'intensité de l'état de conscience modifié. Autrement dit, il leur arrive de prendre des risques même quand ils ont peu ou pas consommé. Et d'autre part, certains, moins engagés dans des consommations de drogues sont d'autant plus vigilants lorsqu'ils ont consommé un produit avant d'avoir une relation sexuelle. Car pour eux consommer une drogue, c'est déjà prendre un risque. Si l'état modifié de conscience du fait de la consommation de substances psychoactives, participe à des comportements à risques par l'altération de certaines facultés de jugement et d'action, réduire les phénomènes de relapse à cette dimension ne correspond pas à la complexité de ce que vivent les homosexuels masculins rencontrés dans cette investigation.

Il apparaît que ces comportements sont le résultat d'attitudes essentiellement déterminées psychologiquement, socialement ou rationnellement. Et pour lesquels les produits n'interviennent que de façon contingente. Ainsi, des vulné-

rabilités psychiques qui trouvent dans des conduites risquées un mode de réalisation ; ou la proximité voire l'appartenance à des groupes qui revendiquent la prise de risque comme une valeur dans la sexualité ; ou encore, le cadre de relations où le comportement de protection est envisagé comme susceptible d'interprétations préjudiciables, semblent bien plus déterminants dans le comportement à risque, que l'état de conscience modifié par la prise d'un ou plusieurs psychotropes.

Enfin, nous retiendrons de cette étude, qu'elle confirme que par ces méthodes, la démarche ethnographique est en capacité de produire des connaissances et des analyses éclairantes sur des problématiques contemporaines dont l'accès est difficile. Ici, du fait de l'intimité du questionnement, de la stigmatisation de la population et de la prohibition de leurs pratiques.

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

### USAGES DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

[1] AQUATIAS S., *Les consommations de produits psychoactifs dans les milieux festifs de la culture rock*, Paris, rapport OFDT, 2002.

[2] BECK F., LEGLEYE S. (dir.), « Fêtes sous influence. », *Psychotropes*, 2003, 9, 3-4.

[3] CADET-TAÏROU A., GANDILHON M., TOUFIK A., EVRARD I., « Phénomènes marquants 2006 et premières observations 2007 du dispositif TREND. Huitième rapport national du dispositif TREND », *Tendances*, OFDT, 2008 : (58).

[4] EHRENBERG A. (ed.), *Individus sous influence : drogues, alcools, médicaments psychotropes*, Paris, Esprit, juin 1991.

[5] EHRENBERG A., « Les deux âges de la drogue contemporaine », in livret *Drogue : Savoir Plus*, MILDT-CFES, janvier 2002.

[6] FONTAINE A., RICHARD D., « Nouvelles drogues, nouveaux usages. Évolution de la consommation de substances psychoactives en France et en Europe et particularités du milieu festif », *Revue Toxibase*, OFDT, 2001 : (4).

[7] FONTAINE A., FONTANA C., VERCHERE C., VISCHI R., *Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France*, juin 1999-juillet 2000, LIRESS, Rapport OFDT, 2001.

[8] HALFEN S., VINCELET C., GREMY I., *Toxicomanie et usages de drogues à Paris : état des lieux et évolutions en 2006. Tendances récentes et nouvelles drogues. (TREND)*, Rapport ORS Ile-de-France, 2007.

[9] LAURE P., « Les conduites dopantes : une prévention de l'échec ? », *Psychotropes*, 2002, 8, (3-4) : 31-38.

[10] LEBEAU B., « Cocaïne : de la mythologie à la consommation de masse. », *Revue Toxibase*, 2006, (21).

[11] McCAMBRIDGE J., MITCHESON L., WINSTOCK A., HUNT N., « Five year trends in patterns of drug use among people who use stimulants in dance contexts in the United Kingdom », *Addiction*, 2005, 100 : 1140-49.

[12] OEDT, *État du phénomène de la drogue en Europe*, Rapport annuel 2007, OEDT.

[13] PEARSON G., « Normal drug use : ethnographic fieldwork among an adult network of recreational drug users in inner London », *Substance Use and Misuse*, 2001, 36, (1) : 167-200.

[14] PERETTI-WATEL P., *Cannabis, ecstasy : du stigmaté au déni. Les deux morales des usages récréatifs des drogues illicites*, Paris, L'Harmattan, 2005.

[15] REYNAUD-MAURUPT, CHAKER S., CLAVERIE O., MONZEL M., MOREAU C., EVRARD I., CADET-TAÏROU A., *Pratiques et opinions liées aux usages des substances psychoactives dans l'espace festif « musiques électroniques »*. Étude de faisabilité d'une enquête quantitative en « population cachée » à partir d'un plan de sondage ethnographiquement raisonné, Saint Denis, OFDT, 2007.

[16] TOSSMAN P., BOLDT S., TENSIL M.D., « The Use of drugs within the techno party scene in european metropolitan cities », in *European Addiction Research*, 2001, (7).

[17] VERCHERE C., « Significations et logiques de l'usage de drogues en lien avec le milieu festif techno : enjeux identitaires et sociaux », in JOUBERT M. (dir.) *Ville, santé mentale et « toxicomanies » : quelles préventions ?*, Èrès, 2005.

## USAGES DE PSYCHOTROPES ET SEXUALITÉ

[18] GARCEAU-BRODEUR M.-H., « Ecstasy et sexualité : une étude exploratoire au Québec », in *Drogue, santé et société*, 2006, 2, (5) : 111-34.

[19] LEVY J.J. (dir.), n° thématique « Drogues et sexualité », *Drogue, santé et société*, 2, (5), 2006.

[20] LEVY J.J., GARNIER C., « Drogues, médicaments et sexualité », *Drogue, santé et société*, 2, (5), 2006.

## USAGES DE PSYCHOTROPES ET RISQUES SEXUELS

[21] COLFAX G.N., COATEST J., HUSNIK M.L., HUANG Y., BUCHBINDER S., KOBLIN B., CHESNEY M., VITTINGHOFF E., The EXPLORE study team, « Longitudinal patterns of methamphetamine, popper (Amyl Nitrite), and cocaine use and high-risk sexual behaviour among a cohort of San Francisco men who have sex with men », *Journal of Urban Health*, 2005, 82.

[22] DARMON L., « Substances récréatives et rapports non protégés : GHB et prise de risques », *Le Journal du Sida*, 2005, 04, n° 175 : 21-22.

[23] DEGENHARDT L., TOPP L., « Cristal meth use among polydrug users in Sydney's danse partysubculture : characteristics, use patterns and associated harms », *International Journal of Drug Policy*, 2003, (14) : 17-24.

- [24] *État de la consommation de produits addictifs en milieu festif gay et lesbien*, Conférence de presse. Mairie du 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, ANPAA 75, Le Kiosque Infos Sida Toxicomanie, 2005.
- [25] FROSCHE D., SHOPTAW S., HUBERT & COLL., « Sexual HIV risk among gay and bisexual male methamphetamine abusers », *Journal of Substance Abuse Treatment*, 13, 1996, p. 346-351.
- [26] HALKITIS P.N., PARSONS J.T., STIRRATT M.J., « A double epidemic : crystal methamphetamine drug use in relation to HIV transmission among gay men », *Journal of Homosexuality*, 2001, 41 (2) : 17-35.
- [27] HALKITIS P.N., SHREM M.T., MARTIN F.W., « Sexual behaviour patterns of methamphetamine-using gay and bisexual men », *Substance Use and Misuse*, 2005, 40, (5) : 703-719.
- [28] HIRSHFIELD S., REMIEM R.H., HUMBERSTONE M., WALAVALKAR I., CHIASSON M.A., « Substance use and high-risk sex among men who have sex with men : a national online study in the USA », *AIDS Care*, 2004, 16, (8) : 1036-47.
- [29] KALICHMAN S.C., HECKMAN T., KELLY J.A., « Sensation seeking as an explanation for the association between substance use and HIV-related risky sexual behaviour », *Archives of Sexual Behaviour*, 1996, 25 : 141-54.
- [30] KALICHMAN S.C., TANNENBAUM L. et al., « Personality and cognitive factors influence substance use and sexual risk for HIV infection among gay and bisexual men », *Psychology of Addictive Behaviour*, 1998, 12, (4) : 262-71.
- [31] KURTZ S.P., « Post-circuit blues : motivations and consequences of crystal meth use among gay men in Miami », *Aides and Behaviour*, mars 2005, 9 (1) : 63-72.
- [32] MATTISON A.M., ROSS M.W., WOLFSON T., FRANKLIN D., « Circuit party attendance, club drug use, and unsafe sex in gay men », *Journal of substance abuse*, 2001, 13 (1-2) : 119-26.
- [33] McELRATH K., « MDMA and Sexual Behavior : Ecstasy Users' Perceptions About Sexuality and Sexual Risk », *Substance Use and Misuse*, 2005, 40, (9) : 1461-77.
- [34] MOLITOR F., TRUAX S.R., RUIZ J.D., SUN R.K., « Association of metamphetamine use during sex with risky sexual behaviours and HIV infection among non-injection drug-users », *Western Journal of Medicine*, 1998, 168, 2 : 93-97.
- [35] MYERS T., AGUINALDO J.P., DAKERS D., FISCHER B., BULLOCK S., MILLSON P., CALZAVARA L., « How drug using men who have sex with men account for substance use during sexual behaviours : questioning assumptions of HIV prevention and research », *Addiction Research and Theory*, 2004, 12, (3) : 213-229.
- [36] OTIS J., GIRARD M-E., ALARY M., REMIS R.R., LAVOIE R., LeCLERC R., VINCELETTE J., TUMEL B., MASSE B. GROUPE D'Étude OMEGA, « Drogues, sexe et risques dans la communauté gaie montréalaise : 1997-2003 », in *Drogue, santé et société*, 2006, 2, (5) : 161-97
- [37] PRESTAGE G., et al., « Use of illicit drugs among gay men living with HIV in Sydney », *AIDS*, 2007, 21 : 49-55.

[38] ROGERS GILLMORE M., MORRISON D.M., LEIGH B.C., HOPPE M.J., GAYLORD J., RAINEY D.T., « Does "high = high risk ?" : an event-based analysis of the relationship between substance use and unprotected anal sex among gay and bisexual men », *Aids and Behavior*, 2002/12, vol. 6, n° 4, ISN : 1090 7165, 361-370.

[39] SCHILDER A.J., LAMPINEN T.M., MILLER M.L., HOGG R.S., « Crystal methamphetamine and ecstasy differ in relation to unsafe sex among young gay men », *Canadian Journal of Public Health, Revue canadienne de santé publique*, 2005, 96, (5) : 340-343.

[40] SEMPLE S.J., PATTERSON T.L., GRANT I., « Motivations associated with methamphetamine use among HIV + men who have sex with men », *Journal of Substance Abuse Treatment*, 2002, 22, (3) : 149-156.

[41] STALL R., PURCELL D.W., « Intertwining epidemics : a review of research on substance use among men who have sex with men and its connection to the AIDS epidemic », *AIDS and behaviour*, 2000, 4, (2) : 181-91.

## HOMOSEXUALITES, VIH/SIDA, IST, RISQUES SEXUELS

[42] ADAM P., HAUET E., CARON C., *Recrudescence des prises de risque et des MST parmi les gays. Résultats préliminaires de l'enquête presse gay 2000*, Saint-Maurice, INVS, 2001.

[43] ADAM P., DE WIT J., ALEXANDRE A., *Un nouveau regard sur la prise de risque parmi les gays et ses déterminants psychologiques. Résultats de l'enquête en ligne sur le désir au masculin*, Rapport SNEG/I-PSR/Citégay, décembre 2004.

(<http://www.sneg.org/fr/prevention/sexdrive/sexdrive1.pdf>)

[44] BOCHOW M., JAUFFRET-ROUSTIDE M., MICHEL A., SCHILTZ M.A., « Les évolutions des comportements sexuels et les modes de vie à travers les enquêtes réalisées dans la presse gay en France (1985-2000). », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 35-54.

[45] BOUHNİK A-D., PREAU M., SCHILTZ M-A., OBADIA Y., LERT F., SPIRE B., et le groupe d'étude Anrs-EN12-VESPA, « Comportements à risque sexuel chez les homosexuels séropositifs en France. Résultats de l'enquête Anrs-EN12-VESPA. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 31-44.

[46] BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, ANRS, col. Sciences sociales et sida, mai 2007.

[47] BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003.

[48] COURDURIES J., « Conjugalité et prévention du sida chez les gays. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007.

- [49] DE BUSSCHER P.O., « Le monde des bars gais parisiens : différenciation, socialisation et masculinité », *Journal des anthropologues*, 2000, (82-83) : 235-49.
- [50] DUSTAN G., *Je sors ce soir*, Paris, P.O.L., 1997
- [51] GEORGE C., ALARY M., OTIS J., DEMERS E., MÂSSE B., LAVOIE R., REMIS R.S., TURNEL B., VINCELETTE J., PARENT R., and the Omega study group : Omega Cohort, Montreal, Québec, « Nonnegligible increasing temporal trends in unprotected anal intercourse among men who have sexual relations with other men in Montreal », *Journal of Acquired Immune Deficiency Syndrome*, 2006, 41, (3) : 1-6.
- [52] HEFEZ S., « Adolescence et homophobie : regards d'un clinicien. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 :147-156.
- [53] INVS (ed.), *Euro-HIV, HIV/AIDS Surveillance in Europe. Mid-year report 2006*, Saint Maurice, INVS, 2007, (74).
- [54] INVS (ed.), « L'infection à VIH/sida en France et en Europe. », INVS, *BEH*, numéro thématique, 27 novembre 2007, (46-47) : 385-400.
- [55] JAUFFRET-ROUSTIDE M., « Les pratiques de consommation de substances psychoactives chez les homosexuels et bisexuels masculins. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 181-198.
- [56] LE TALEC J-Y., « Le bareback : affirmation identitaire et transgression. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, CRIPS, Anrs, 2003 : 221-44.
- [57] LE TALEC J-Y., « Bareback et construction sociale du risque lié au VIH chez les hommes gais. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 71-86.
- [58] LEOBON A., FRIGAULT LR., *Les usages sociosexuels d'Internet dans la population homo et bisexuelle française : résultats de l'enquête Net Gay Baromètre*, Rapport de recherche ANRS, Décembre 2004.  
<http://www.gaystudies.org>
- [59] LEOBON A., FRIGAULT LR., « D'une culture de sexe à la réalité des prises de risque : les demandes en matière de santé et de bien-être d'internautes. » Conférence internationale VIH et santé gay : nouveaux concepts, nouvelles approches. Dynamiser la prévention VIH dans un contexte de santé globale et de bien-être. 28 novembre 2005, Paris France.  
[http://www.gaystudies.org/bareback\\_anrs.pdf](http://www.gaystudies.org/bareback_anrs.pdf)
- [60] LEOBON A., FRIGAULT LR., VELTER A., *Le Net Gay Baromètre 2006 : Une enquêtes auprès des internautes gay fréquentant des sites de rencontre français*, CNRS-UQAM-INVS, 2006.
- [61] LERCH A., « Transparence, verbalisation, silence : la gestion de l'information quant aux prises de risque dans les couples gay multipartenaires. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 57-67.

[62] MENDES-LEITE R., « Une autre forme de rationalité : les mécanismes de protection imaginaire et symbolique. », in CALEZ M., SCHILTZ M-A., SOUTEYRAND Y., *Les homosexuels face au sida, rationalités et gestions des risques*, Paris, Anrs, 1996 : 65-76.

[63] MENDES-LEITE R., « Sens et contexte dans les recherches sur les (homo) sexualités et le sida : réflexions sur le sexe anal. », in BROQUA C., LERT F., SOUTEYRAND Y., eds., *Homosexualités au temps du sida, Tensions sociales et identitaires*, Paris, CRIPS, Anrs, 2003 : 199-220.

[64] NARDONE A., ALIX J., « L'infection à VIH à travers l'Europe. », in INVS (ed.), « L'infection à VIH/sida en France et en Europe. », INVS, *BEH*, numéro thématique, 27 novembre 2007, (46-47) : 398-400.

[65] SEMAIL C., MICHEL A., LOT F., LARSEN C., HERIDA M., CAZEIN F., PILLONEL J., PINGET R., VELTER A., DESENCLOS J-J., « Synthèse des données épidémiologiques du VIH/sida et des infections sexuellement transmissibles dans la population homosexuelle masculine en France. », in BOZON M., DORE V. (dir.), *Sexualité, relations et prévention chez les homosexuels masculins. Un nouveau rapport au risque*, Anrs, col. Sciences sociales et sida, mai 2007 : 1-12.

[66] VELTER A., BOUYSSOU-MICHEL A., PILLONEL J., JACQUIER G., SEMAILLE C., « Baromètre gay 2005 : enquête auprès des hommes fréquentant les lieux de rencontre gay franciliens. », INVS, *BEH*, 2006, (25) : 178-180.

[67] VELTER A., BOUYSSOU-MICHEL A., DE BUSSCHER P.O., JAUFFRET-ROUSTIDE M., SEMAILLE C., *Rapport Enquête Presse Gay 2004*, ANRS/INVS, juin 2007

[68] VELTER A., SEMAILLE C., BOUYSSOU-MICHEL A., « Les hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes. », in INVS, *Lutte contre le VIH/sida et les infections sexuellement transmissibles en France. 10 ans de surveillance 1996-2005*, 2007 : 82-94.

[69] WARNER M., *Pourquoi les homosexuels prennent-ils des risques ?*, Le Journal du sida, 1995, 72 : 19-23.

[70] WARNER M., *The trouble with normal. Sex, politics and the ethics of queer life*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

<http://www.multisexualites-et-sida.org>

<http://www.prendsmoi-mag.fr/>

<http://www.thewarning.info/>

<http://www.tienstoipret.fr/>

## SOURCES METHODOLOGIQUES

[71] BECKER H.S., *Outsiders*, Études de sociologie de la déviance, Paris, Métailié, 1985 (1ère édition : The Free Press of Glencoe, 1963).

[72] CLATTS M., « Challenges in research on drug and sexual risk. Practices of men who have sex with men : Applications of ethnography in HIV epidemiology and prevention », *AIDS and Behavior*, 2000, 4 (2) : 169-79.

[73] GOFFMAN E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, T. 1 : La présentation de soi, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

[74] GREENWOOD G., ROBERTSON K. (eds.), *Understanding and responding to drug use : the role of qualitative research*, EMCDDA Scientific Monographs Series, 2000, (4).

[75] KAUFMANN J.-C., *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996.

[76] OLIVIER DE SARDAN J.-P., « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie. » *Enquête*, 1995, 1 : 71-109.

# ANNEXES

## NOTICE DE QUELQUES PRODUITS CITÉS<sup>87</sup>

### **Benzodiazépines**

Molécules à propriétés anxiolytiques, myorelaxantes, hypnotiques et anti-convulsivantes, à la base de nombreuses spécialités médicamenteuses comme le Rohypnol® (flunitrazépam), le Valium® (diazépam), etc. Leur usage peut être détourné pour leurs effets euphorisants, relaxants, «planants» ou pour atténuer les conséquences négatives de la consommation de stimulant. Consommés de manière régulière ils peuvent induire une pharmacodépendance. Délivrés sur prescription médicale.

### **Cocaïne (chlorhydrate, free base ou crack)**

La cocaïne obtenue à partir de la feuille de coca (*erythroxylum coca*) est consommée pour ses propriétés stimulantes physiques et psychiques sous forme soit de poudre blanche (chlorhydrate) utilisée par voie nasale ou veineuse ou par contact avec les muqueuses (pénis, vagin, anus) ; soit dans sa forme chimique base appelée free base ou crack qui se fume ou s'injecte. Ces produits induisent une dépendance psychique importante et sont neurotoxiques. Leur consommation peut induire des troubles particuliers : accidents vasculaires cérébraux, infarctus, troubles psychiatriques. Associés à l'alcool, ils entraînent dans l'organisme la formation de coca éthylène, produit neurotoxique et hépatotoxique. La cocaïne est classée comme stupéfiant.

---

87. Sources OFDT.

## **Ecstasy/MDMA**

La MDMA est une substance de synthèse appartenant à la famille des amphétaminiques, qui se présente sous forme de comprimé ou de poudre. C'est un psychostimulant ayant des effets euphorisants et empathogènes, voire hallucinogènes. L'ecstasy correspond à la forme comprimée de la MDMA auquel peuvent parfois s'adjoindre d'autres molécules (souvent des amphétamines). Ces comprimés différemment colorés portent fréquemment des logos imprimés. Comme tous les produits psychoactifs, la MDMA peut provoquer un phénomène de décompensation psychique. La MDMA peut induire une dépendance psychique chez les consommateurs réguliers et des phénomènes de « déprime » sont souvent observés à la suite d'épisode de consommation. La MDA et la MDEA sont d'autres molécules ayant des propriétés similaires. Ces produits sont classés comme stupéfiants.

## **GHB/GBL**

Anesthésique humain se présentant sous formes de poudre ou d'un liquide incolore et inodore, le GHB est un produit de synthèse détourné de son emploi pour ses propriétés anabolisantes, euphorisantes, dissociatives, aphrodisiaques et amnésiques qui favorisent parfois son usage à des fins criminelles (abus sexuel, viol). Sa consommation induit une dépendance psychique forte, avec un effet de tolérance particulièrement marqué. Il existe un risque de coma par surdose, majoré si le GHB est absorbé avec de l'alcool ou des benzodiazépines. Substance classée comme stupéfiant.

Le GBL est, quant à lui, un solvant industriel, précurseur du GHB et métabolisé en GHB par l'organisme après absorption. Le GBL ne fait l'objet d'aucun classement juridique du fait d'une utilisation courante dans l'industrie.

## **Héroïne**

Dérivé de la morphine, elle-même dérivée de l'opium, l'héroïne se présente sous forme de poudre blanche (sel acide) ou marron (sel basique). Elle est consommée pour ses propriétés euphorisantes, relaxantes, « planantes ». Elle peut être injectée en intraveineuse, fumée ou sniffée. Provoquant un effet de dépression respiratoire, il existe un risque de coma voire de mort par arrêt cardio-respiratoire majeur en cas d'absorption importante (« surdose »), majoré en cas d'association avec de l'alcool ou des benzodiazépines. Son utilisation induit une très forte dépendance physique et psychique avec état de manque. Par ailleurs la pratique de l'injection est une cause majeure d'infections (en particulier SIDA et hépatites) du fait des pratiques de partage du matériel d'injection. En contexte festif, l'héroïne est utilisée pour atténuer les conséquences négatives de la consommation de produits stimulants. Classée comme stupéfiant.

## **Ice ou Crystal**

Deux termes pour désigner la méthamphétamine, un produit de synthèse de la famille des amphétaminiques, psycho stimulant majeur et hautement addictif. Elle se présente en général sous forme de cristaux transparents fumables d'où son nom de Crystal ou Ice (Yaba en Thaïlande). L'intoxication aiguë est caractérisée par une hyperactivité, un état confusionnel, une angoisse, des hallucinations, une agressivité et un syndrome sérotoninergique (délires, augmentation de la température corporelle, défaillance cardio-respiratoire). La méthamphétamine induit une dépendance physique et psychique. Elle a un potentiel neurotoxique lorsqu'elle est consommée de manière répétée. Classé comme stupéfiant.

## **Kétamine**

Anesthésique humain et vétérinaire de structure chimique semblable au PCP et à la tilétamine, la kétamine est détournée de son emploi pour ses propriétés dissociatives et anesthésiantes. Il existe un risque de coma en cas d'absorption importante, majoré en cas d'association avec l'alcool. Délivré sur prescription médicale ou vétérinaire. Classé comme stupéfiant.

## **LSD**

Hallucinogène d'origine naturelle, obtenu à partir de dérivés de composés issus de l'ergot de seigle (parasite du seigle) provoquant des distorsions de la perception visuelle, spatiale et temporelle. Actif à très faible dose, le LSD est ingéré sous différentes formes, liquide, papiers buvards, « micropointe », gélatine. Sa consommation peut occasionner crises de panique, angoisse, paranoïa et autres troubles psychiatriques (« bad trip »), de manière plus ou moins durable. Classé comme stupéfiant.

## **Poppers**

Préparation conditionnée à l'état liquide ayant pour principe actif des nitrites aliphatiques (nitrites d'amyle, de butyle, de propyle, de pentyle), les poppers sont utilisés en cardiologie pour leurs propriétés vasodilatatrices. Ils sont également utilisés dans un cadre non médical, pour leurs propriétés vasodilatatrices qui favoriseraient l'activité sexuelle (augmentation de la durée de l'érection, amplification des sensations orgasmiques, retard à l'éjaculation) et pour la légère euphorie avec accélération du rythme cardiaque qu'ils provoquent pendant une durée très courte lorsqu'ils sont inhalés. Nitrites de butyle et de pentyle sont interdits à la vente et à la distribution gratuite au public.

## **LA GRILLE D'ENTRETIEN**

Situation sociodémographique : âge, nationalité, lieu de résidence, niveau d'études, activité professionnelle ou autre, vie affective et vie sexuelle (auto-définies).

### **Définitions des contextes festifs gais**

Pour vous, qu'est-ce qu'un contexte festif gay ?

Pouvez-vous décrire les différents moments d'une soirée ou d'un week-end festif ?

Dans quels lieux ?

Avec qui ?

Dans quel état ?

Quels produits consommés ?

Comment avez-vous découvert puis rencontré des lieux gays ou gays friendly ?

Avez-vous déjà fréquenté des établissements ou des lieux gays/« gay friendly » dans d'autres villes ?

Dans quelles villes ?

La vie sociale gay vous semble-t-elle différente dans cette/ces autre(s) ville(s) comparativement à ce quelle dans votre ville ? Si oui, préciser en quoi.

Les manières de rencontrer d'autres gays vous semblent-elles différentes dans votre ville comparativement à d'autres villes ?

### **Carrière de l'usage de substances psychoactives**

Pouvez-vous me parler de la dernière fois où vous avez consommé un produit psychotrope ?

Pouvez-vous me parler de la première fois où vous avez consommé un produit psychotrope ?

Pourriez vous préciser quels produits vous avez le plus consommé au cours de votre vie ?

Pouvez-vous faire l'historique de vos consommations en essayant de préciser pour chaque produit le contexte dans lequel vous étiez au moment de la/des prises ? C'est-à-dire votre situation affective, votre activité sexuelle, votre situation sociale ou professionnelle, votre état physique et psychique durant les périodes concernées.

Sous-questions (si nécessaire) pour chaque produit :

De quel produit s'agissait-il ?

Quel âge aviez-vous lors de la première prise de ce produit ?

Que saviez-vous du produit ?

Quelle(s) idée(s) aviez-vous des effets du produit avant de le prendre ?

Quels effets recherchiez-vous en le prenant ?

Dans quel état d'esprit étiez-vous au moment de la prise ?

Dans quelles circonstances avez-vous pris le produit ?

Aviez-vous prévu de le prendre ?

Comment vous êtes-vous procuré ce produit ?

L'avez-vous pris seul ou étiez-vous accompagné ?

Si accompagné : combien de personnes ? Quelle relation aviez-vous avec celui/celle qui vous a proposé de le prendre ? Qu'a-t-il/elle dit précisément en vous le proposant ?

Sous quelle forme avez-vous consommé ce produit et de quelle manière ?

Pouvez-vous évaluer précisément la quantité absorbée ?

Pouvez-vous décrire les effets du produit dans ce contexte ?

À quelle fréquence consommez-vous (ou avez-vous consommé) ce produit ?

Si l'usage de produits psychoactifs licites n'a pas été abordé spontanément par l'informateur :

Avez-vous déjà pris du poppers ? (développer)

Avez-vous déjà pris du Viagra® ou un autre produit favorisant la performance sexuelle ? (développer)

Avez-vous déjà pris des stéroïdes ou d'autres produits dopants ?

### **Carrière sexuelle et consommation de produits psychoactifs**

À quel âge avez-vous vécu votre première relation sexuelle ?

Aviez-vous consommé de l'alcool ou un autre produit psychoactif ?

À quel âge avez-vous pris conscience de votre attirance pour les hommes ?

Pouvez-vous me parler de votre première expérience sexuelle avec un homme (si différente de la première relation) ?

Aviez-vous consommé de l'alcool ou un autre produit psychoactif ?

Diriez-vous que votre vie sexuelle a changé depuis cette première expérience ?

De quelle manière ?

Pouvez-vous décrire ces changements au cours du temps ?

Si vous utilisez Internet pour rechercher des partenaires sexuels :

Êtes-vous plutôt intéressé par un profil particulier ou cela peut-il varier ?

La consommation de produits psychoactifs est-elle mentionnée sur votre/vos profil(s) ?

Cette question est-elle parfois, souvent ou jamais abordée au cours du chat ?

Avez-vous déjà consommé des produits psychoactifs avant ou pendant une relation sexuelle ?

Dans quel contexte ? (où ? avec un partenaire régulier ou occasionnel ?)

Qui a pris l'initiative ?

En vu de quel effet ?

Comment décririez-vous l'effet du produit dans ce contexte ?

Pensez-vous que l'usage de produits psychoactif facilite la pénétration réceptive ?

Pensez-vous que l'usage de produits psychoactifs facilite la performance sexuelle ?

Pensez-vous que l'usage de certains produits peut vous amener ou vous aider à découvrir, à expérimenter certaines pratiques sexuelles ? Développez.

Pensez-vous que l'usage de certains produits a une incidence sur le nombre de partenaires sexuels ? Développez.

### **Stratégies de protection et prises de risque**

Le fait de savoir que vous pouvez contracter des IST a-t-il une influence directe ou indirecte sur votre vie sexuelle ?

Laquelle ?

Vous protégez-vous de la même manière avec tous vos partenaires ?

Vous êtes-vous toujours protégé de la même manière ?

Si l'informatrice a un partenaire régulier : Avez-vous déjà abordé avec lui la question de la protection ? Développez.

Abordez-vous la question du statut sérologique avec vos partenaires ?

Avec tous les partenaires ?

Comment amenez-vous ou comment l'autre amène-t-il la question ?

Quel contexte vous semble plus ou moins favorable pour aborder cette question ?

Avez-vous déjà fait un test de dépistage du VIH ?

Pouvez-vous en parler ? (quand, dans quel contexte et dans quel état d'esprit étiez-vous lors de la décision, dans l'attente du résultat et après l'annonce du résultat ?)

Pensez-vous que la prise d'un produit psychoactif, quel qu'il soit ait une incidence, d'une manière ou d'une autre sur la prise de risque ?

Si non : pourquoi ?

Si oui : Tous les produits ont-ils une influence ou seulement certains produits ? (dans ce cas précisez lesquels)

Pourriez-vous décrire précisément quel(s) effet(s), en terme de prise de risque, sont associés selon vous à chaque produit particulier ?

### ***Positionnement de l'informateur sur l'échelle des valeurs « mainstream »***

Que pensez-vous de l'accès au mariage pour les homosexuels ?

Que pensez-vous de l'accès à l'adoption pour les homosexuels ?

Que pensez-vous des pratiques bareback ?

## LES USAGERS

### Paris

**Adrien** : 28 ans, célibataire, est cadre. Consommateur régulier de cocaïne et de MDMA, consommateur occasionnel d'héroïne prisee.

**Alain** : 28 ans, en couple, employé à mi-temps et créatif indépendant. Consomme occasionnellement du MDMA, régulièrement alcool et cocaïne.

**Anatole** : 31 ans, célibataire, enseignant. Consomme occasionnellement du cannabis, plus régulièrement alcool, cocaïne, MDMA.

**Antony** : 28 ans, en couple, employé. Ancien consommateur de MDMA et de cocaïne.

**Arnaud** : 32 ans, en couple, intérimaire. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement cocaïne et MDMA.

**Bernard** : 30 ans, célibataire, employé. Consomme cannabis, alcool, cocaïne très régulièrement et tout autre produit occasionnellement.

**Édouard** : 35 ans, célibataire, artiste indépendant. Consomme quotidiennement du GBL, occasionnellement cocaïne, MDMA, Viagra® et tout autre produit hormis l'héroïne.

**Eude** : 32 ans, célibataire, enseignant. Consomme occasionnellement alcool, cannabis, cocaïne et régulièrement du MDMA.

**Fabrice** : 33 ans, célibataire, employé. Consomme occasionnellement de la cocaïne.

**François** : 32 ans, en couple, artiste. Consomme occasionnellement alcool et cocaïne après avoir consommé régulièrement pendant plusieurs années MDMA et cocaïne.

**Gérard** : 43 ans, célibataire, travailleur intermittent. Consomme occasionnellement du poppers. Autrefois consommateur régulier d'héroïne.

**Hubert** : 45 ans, en couple, employé. Consommateur occasionnel de MDMA et de Viagra®, régulier de cannabis, et de cocaïne.

**Hugo** : 24 ans, célibataire, prostitué. Consomme occasionnellement kétamine, héroïne, GHB et régulièrement cannabis, cocaïne et MDMA.

**Jean** : 34 ans, célibataire, cadre. Consomme occasionnellement cannabis, kétamine, poppers et Viagra®, régulièrement alcool, cocaïne et MDMA.

**Jean-Pierre** : 40 ans, employé, en couple. Consomme occasionnellement de la cocaïne.

**Michel** : 37 ans, employé, en couple. Consommation occasionnelle de MDMA, LSD et kétamine ; consommation régulière de cannabis et cocaïne.

**Patrick** : 32 ans, célibataire, employé. Consommateur occasionnel de cocaïne, GHB, MDMA et poppers.

**Paul** : 41 ans, célibataire, cadre. Consommateur régulier d'ecstasy et de poppers.

**Pedro** : 36 ans, célibataire, artiste et job à temps partiel. Consommateur régulier de cannabis, d'ecstasy, de poppers et de cocaïne.

**Rodrigue** : 42 ans, célibataire, cadre dans une association, consomme régulièrement de l'alcool occasionnellement cannabis, ecstasy et cocaïne.

**Samuel** : 38 ans, relation stable, commerçant. Consommateur occasionnel d'alcool et consommateur régulier de cocaïne, GHB, Viagra®, ecstasy, kétamine, poppers, cannabis.

## Toulouse

**Alexandre** : 36 ans, en couple, cadre. Consomme quotidiennement du cannabis et occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.

**Antonin** : 32 ans, célibataire, employé. Consomme régulièrement de l'alcool, occasionnellement cannabis, MDMA et cocaïne.

**Axel** : 28 ans, en couple, étudiant. Consomme régulièrement alcool et cocaïne.

**Bertrand** : 28 ans, célibataire, employé. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement du MDMA, régulièrement de la cocaïne.

**Éric** : 38 ans, célibataire, employé. Consomme occasionnellement tout produit.

**Jacques** : 31 ans, célibataire, demandeur d'emploi. Consomme occasionnellement cannabis, cocaïne, poppers et MDMA.

**Karl** : 30 ans, célibataire, employé. Consomme régulièrement alcool, MDMA, cocaïne, kétamine, GBL et poppers.

**Pierre** : 24 ans, en couple, cadre. Ancien consommateur occasionnel de MDMA.

**Romain** : 22 ans, en couple, étudiant. Consommateur occasionnel de MDMA et de cocaïne.

**Sofiane** : 34 ans, en couple, employé. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement cocaïne et MDMA.

**Stanislas** : 30 ans, en couple, étudiant. Consomme régulièrement de l'alcool, occasionnellement cannabis, cocaïne et MDMA.

**Sylvain** : 38 ans, en couple, enseignant. Consomme occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.

**Théo** : 24 ans, célibataire, étudiant. Consomme quotidiennement du cannabis, occasionnellement toute substance hormis l'héroïne.

**Xavier** : 34 ans, célibataire, cadre. Consomme occasionnellement tout produit hormis l'héroïne.



**Citation recommandée**

FOURNIER (S), ESCOTS (S.), *Homosexualité masculine et usages de substances psychoactives en contextes festifs gais - Enquête ethnographique à Paris et Toulouse en 2007-2008*, Saint-Denis, OFDT, 2010, 172 p.

N° ISBN : 978-2-11-098574-3

**Observatoire français  
des drogues et des toxicomanies**

3, avenue du Stade de France  
93218 Saint-Denis La Plaine Cedex  
Tel : 01 41 62 77 16  
Fax : 01 41 62 77 00  
Courriel : ofdt@ofdt.fr

**Site Internet : [www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr)**

Cette étude ethnographique portant sur les usages de drogues d'homosexuels masculins en contextes festifs gais repose sur une cinquantaine d'entretiens semi-directifs menés à Paris et Toulouse en 2007-2008. Alors que différentes données recueillies dans le cadre de son dispositif de veille TREND tendaient à montrer que les milieux festifs fréquentés par des homosexuels masculins constituent un " initiateur potentiel de nouvelles pratiques d'usages ", l'OFDT a souhaité, à travers ce travail, mieux documenter ce phénomène. L'étude a donc concerné une frange d'individus parmi lesquels la probabilité de pouvoir rencontrer des usagers était grande sans prétendre rendre compte de comportements communs à l'ensemble des hommes homosexuels

Il s'agissait notamment de décrire les usages et d'analyser les ressorts des consommations apparaissant spécifiques aux groupes observés. Après avoir montré comment les psychotropes sont expérimentés dans des contextes festifs et collectifs (à l'instar d'autres groupes), le rapport souligne que l'usage de drogues peut pour plusieurs personnes interrogées constituer un support décisif dans la gestion de leur identité sexuelle. Et ce en leur permettant de faire face à une double pression : stigmatisation en dehors des milieux homosexuels et contrainte des normes à l'intérieur de ces milieux. Quant à l'adoption de pratiques sexuelles à risque, l'étude conclut que, pour l'échantillon de personnes rencontrées, il n'existe pas de lien causal direct avec l'usage de drogues : certes la consommation de psychotropes altère certaines facultés de jugement mais d'autres facteurs d'ordre social, psychologique ou liés à des choix personnels semblent bien plus déterminants comme, par exemple, l'appartenance à des sous-groupes revendiquant la prise de risque dans les pratiques sexuelles.

Compte tenu des termes et descriptions parfois très crus employés dans les témoignages recueillis, l'OFDT a choisi de réserver la diffusion de l'intégralité de ce rapport à un public averti et concerné par ces thèmes de recherche (professionnels et acteurs de prévention notamment).

[www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr)



ISBN : 978-2-11-098574-3